

## Éditorial

## Guerre et relations publiques

Dans le contexte d'une analyse historique de la propagande de guerre au cours de la Première Guerre mondiale (voir l'article d'Anne Morelli ci-contre), le cas de l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés en 1917 est intéressant parce qu'il met directement en lumière le processus par lequel un gouvernement décide de « jeter » sa population dans un conflit qui, a priori, ne la concerne que très peu (ce qui était l'opinion dominante étatsunienne en 1916).

C'est à cette époque que Noam Chomsky situe les vrais débuts de ce qui deviendra, selon lui, la formidable machine de propagande du « prêt-à-penser » américain : médias, journalistes, intellectuels furent mobilisés en faveur du projet de guerre du président Wilson, pourtant élu sur le slogan pacifiste : « He kept us out of war ». Chomsky écrit : « La population était extrêmement pacifiste et ne voyait aucune raison de s'engager dans une guerre européenne. En revanche, le gouvernement Wilson, déjà décidé à entrer en guerre, a dû intervenir dans ce sens. Il a créé une commission gouvernementale de propagande, la Commission Creel, qui est parvenue en six mois à transformer un peuple pacifiste en une population hystérique et belliciste qui voulait détruire tout ce qui était allemand, mettre en pièces les Allemands, entrer en guerre et sauver le monde<sup>1</sup>. »

L'opération de propagande par laquelle le gouvernement américain a convaincu sa population d'entrer en guerre constitue en fait l'acte de naissance d'une nouvelle industrie, celle des relations publiques dont la fonction essentielle est parfaitement résumée par McChesney, à savoir : « ... susciter une couverture favorable à ses clients dans la presse sans que la population n'en ait conscience<sup>2</sup> ». Edward Bernays, neveu de Freud, ancien membre de la Commission Creel, en fut le fondateur historique. Pour lui, la propagande, devenue donc « relations publiques », présente l'immense avantage d'orienter l'opinion dans le sens voulu sans avoir recours à la force pour ce faire ; les relations publiques seraient donc à la démocratie ce que la propagande resterait à la dictature : une machine à fabriquer du consentement. C'est en tout cas ce que Bernays affirme avec un cynisme assumé lorsqu'il écrit en 1928 que « la manipulation consciente, intelligente des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays<sup>3</sup> ».

Parallèlement, le monde intellectuel, en la personne du politologue et journaliste Walter Lippman – également ancien membre de la Commission Creel – théoriserait ces pratiques dans deux ouvrages, parus respectivement en 1922 et 1925. Dans le second<sup>4</sup>, intitulé *Le public fantôme* (*The Phantom Public*), Lippman se défie du concept de public qu'il décrit comme incapable de comprendre les débats et enjeux propres à une société démocratique : « Le rôle du public ne consiste pas à exprimer ses opinions mais à s'aligner ou non derrière une proposition. Cela posé, il faut cesser de dire qu'un gouvernement démocratique peut être l'expression directe de la volonté du peuple. Il faut cesser de prétendre que le peuple gouverne<sup>5</sup>. »

La propagande de guerre, conclut Anne Morelli dans son article, a pour but essentiel de « libérer l'esprit des combattants de leurs scrupules à abattre ou à torturer d'autres êtres humains ». Une campagne bien menée de relations publiques est donc susceptible de produire ce résultat au même titre qu'elle vendrait le dernier soda ou vanterait la dernière star à la mode. À la lumière des éléments qui précèdent, une relecture historiographique de la couverture médiatique des principaux conflits de ces dernières décennies pourrait se révéler riche en enseignements. ••

Julien Paulus,  
Rédacteur en chef

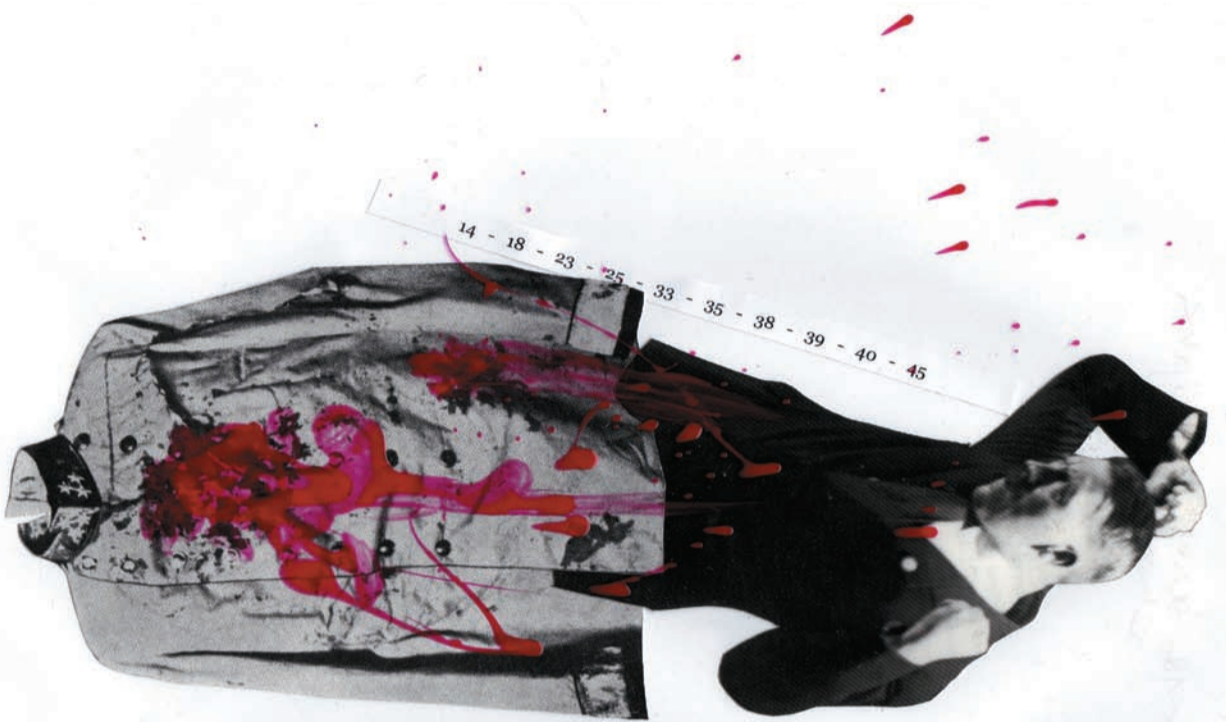
1 CHOMSKY, Noam, « Les exploits de la propagande » in CHOMSKY, Noam et MCCHESENEY, Robert W., *Propagande, médias et démocratie*, Montréal, Écosociété, 2004, p. 17.

2 MCCHESENEY, Robert W., « Les géants des médias, une menace pour la démocratie » in *op. cit.*, p. 114.

3 BERNAYS, Edward, *Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie*, Paris, Zones, 2007, p. 31.

4 Le premier, *Public Opinion*, verra la naissance de l'expression « fabrique du consentement ». On devra également à Lippman l'expression incontournable de « guerre froide ».

5 LIPPMAN, Walter, *Le public fantôme*, Paris, Démopolis, 2008, p. 81. Sur Bernays et Lippman, voir l'ouvrage *L'extinction des Lumières* (2011) d'Olivier Starquit aux éditions des Territoires de la Mémoire.



(cc) mlrx

La propagande de la Grande Guerre :  
aux origines de la propagande moderne

Par Anne Morelli (ULB)

Il n'est pas exagéré d'affirmer que tous les thèmes de l'actuelle propagande remontent à la Première Guerre mondiale. Peu après ce conflit, Arthur Ponsonby confie dans un livre – que je considère comme la « Bible » de la propagande guerrière<sup>1</sup> – ses observations à propos des mensonges construits dans la « fabrique du consentement » pour faire adhérer l'opinion publique à la guerre. Avec cette œuvre, il fournit la meilleure description possible des principes de base de la propagande de guerre.

Le Lord britannique se réjouit de l'opportunité qu'il a eue d'occuper un poste d'observation exceptionnel, qui lui a permis d'analyser l'image de l'ennemi qui se construisait tant dans le camp adverse que dans le camp allié. En partant de là, j'ai voulu décrire les mécanismes de construction de la propagande de guerre en les organisant autour de ce que j'ai défini comme étant les dix principes élémentaires de la propagande de guerre<sup>2</sup>.

Ma démarche intellectuelle a consisté à vouloir vérifier si les techniques de propagande de la Grande Guerre étaient encore utilisées aujourd'hui. Et je peux affirmer que, selon mon analyse, si les organisations ont changé, si les médias ont connu une évolution spectaculaire, la thématique et les techniques de propagande se sont, elles, bel et bien maintenues.

« Se construire un ennemi » est vraiment le cœur du discours propagandiste qui prend forme de manière systématique durant la Première Guerre mondiale. Cet ennemi est belliqueux, toute la responsabilité de la guerre lui incombe, il provoque intentionnellement des atrocités et use d'armes illégales. Ses cibles sont de préférence les femmes et les enfants. L'ennemi ne respecte pas la religion. Le chef du camp ennemi ne peut être comparé qu'au diable lui-même. Ces ennemis sont des êtres inférieurs, immoraux, lâches, ils sont des extrémistes de la guerre aux intérêts bas et à la propagande primitive (« bourrage de crâne »), mais – par chance – leurs pertes sont importantes et, depuis le début de la guerre, ils sont prédestinés à être défaits.

En dressant ce portrait, on suscite habituellement un sentiment collectif d'horreur à l'égard de l'ennemi, un sentiment exacerbé pour pousser la population à accepter le sacrifice de ses hommes, les difficultés matérielles inhérentes à l'état de guerre et à accepter également ses propres violences immorales. Pour construire de cette manière l'imaginaire de l'ennemi, durant la Première Guerre mondiale, la propagande (mieux connue sous l'appellation « l'information de guerre ») est pour la première fois confiée à un service professionnel.

## L'ennemi belliciste

Des dix principes de la propagande de guerre<sup>3</sup>, j'ai choisi de traiter ceux qui contribuent le plus directement à la construction de l'imaginaire de l'ennemi.

Le premier d'entre eux consiste à se présenter comme pacifiste et l'ennemi, au contraire, comme le seul instigateur de la guerre parce qu'il est belliciste par nature. Durant la Première Guerre mondiale, chacun des deux camps a déclaré solennellement, devant son opinion publique, ne pas avoir voulu la guerre. Quand, en 1914, le gouvernement français ordonna la mobilisation, il déclara qu'il ne s'agissait pas d'encourager une quelconque guerre, mais que c'était bien là la meilleure façon de garantir la paix. De l'autre côté, le 19 août 1915, le chancelier allemand assura au Reichstag : « Nous n'avons jamais désiré la guerre. Depuis les origines de l'empire, chaque année de paix a contribué à notre progrès : c'est dans la paix que nous prospérons ».

Le camp adverse est donc seul responsable du conflit et chacune des deux parties assure avoir été contrainte de déclarer la guerre afin d'empêcher l'autre de mettre la planète à feu et à sang. On se doit de combattre afin d'en finir avec toutes les guerres. La Grande Guerre devait être la dernière guerre, « la Der des Der ». Ainsi est peint le portrait d'un ennemi viscéralement belliciste et éternel agresseur.

Bien que sachant que la mobilisation simultanée de la Russie et de la France aurait conduit l'Allemagne à déclarer la guerre, le gouvernement français a mobilisé et déclenché la déclaration de guerre allemande pour ensuite jurer, à travers un message du chef de l'État et le discours du 4 août 1914 du chef du gouvernement, que si la France était en guerre, elle l'avait été à sa plus grande surprise et uniquement suite à l'agression « improvisée, odieuse, traître et incroyable de l'Allemagne ». « Tout ce qu'il fallait faire pour éviter la guerre, nous l'avons fait », écrivait un journal parisien à la veille de la guerre<sup>4</sup>.

&gt; suite p.6-7

# Paul Jorion aux Territoires de la Mémoire

Le 8 novembre prochain, les Territoires de la Mémoire ont le plaisir d'accueillir Paul Jorion pour une rencontre organisée dans le cadre de la prochaine Foire du livre politique de Liège.

Paul Jorion est anthropologue et sociologue, Docteur en Sciences Sociales de l'Université Libre de Bruxelles. Titulaire de la chaire « Stewardship of Finance » à la Vrije Universiteit Brussel (VUB), il est également chroniqueur au *Monde-Économie*. Il a été enseignant aux universités de Bruxelles, Cambridge et Paris VIII avant de devenir trader pour une banque française, puis pour le milieu bancaire américain en tant que spécialiste de la formation des prix de 1998 à 2007.

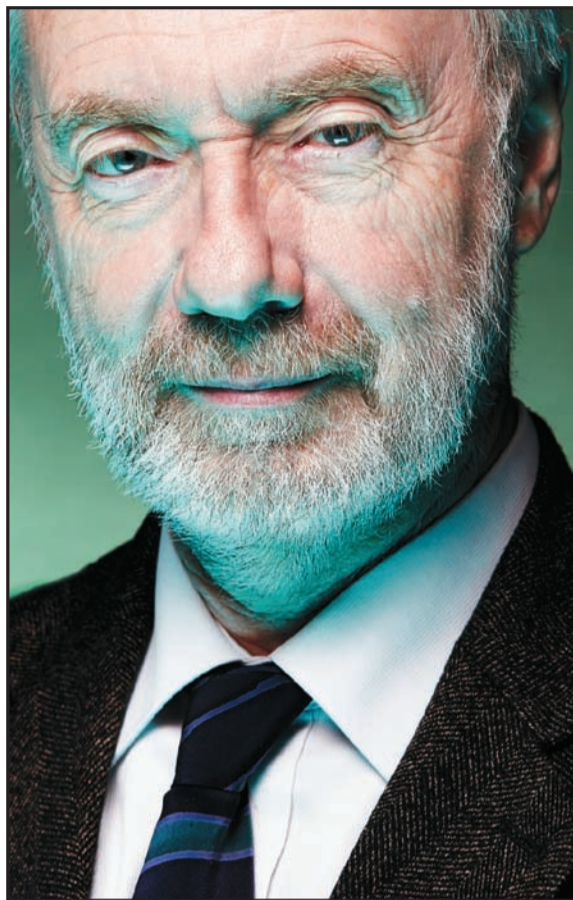
Depuis 2007, Paul Jorion anime « Le Blog de Paul Jorion » ([www.pauljorion.com](http://www.pauljorion.com)), un blog particulièrement fréquenté qui dissèque l'actualité de la crise et éclaire les faits à la lumière de ses multiples expériences d'anthropologue et d'ancien trader. Ses principaux ouvrages sont : *La crise du capitalisme américain* (La Découverte 2007 ; Le Croquant 2009), *L'argent, mode d'emploi* (Fayard 2009), *Comment la vérité et la réalité furent inventées* (Gallimard 2009), *Le prix* (Le Croquant 2010), *Le capitalisme à l'agonie* (Fayard 2011), *Misère de la pensée économique* (Fayard 2012) et *Comprendre les temps qui sont les nôtres : 2007-2013* (Odile Jacob, 2014).

Lors d'un entretien accordé à la revue *Aide-mémoire* (n°67, janvier-mars 2014), Paul Jorion évoquait l'existence d'une extrême droite active dans le champ économique dont l'objectif est un retour à une société inégalitaire, de type féodal et dominée par une aristocratie fondée sur le pouvoir de l'argent. Ce « fascisme en col blanc » serait, selon lui, une des menaces actuelles les plus sérieuses pour la démocratie.

« L'extrême droite économique consiste essentiellement en un projet de société inégalitaire qui est de reconstituer un système de type féodal, c'est-à-dire une société extrêmement hiérarchisée. Cette société ne serait toutefois plus fondée sur la propriété de la terre, comme c'était le cas sous l'Ancien Régime, mais sur celle de l'argent. L'argent est considéré comme une sorte de méritocratie : on peut en gagner autant qu'on veut à condition d'en avoir le talent ; il y a cette idée d'une mesure possible du talent d'un individu par l'argent que celui-ci arrive à faire. C'est ainsi que l'on explique pourquoi telle ou telle personne au sein d'une entreprise touche tellement d'argent. Nous nous trouvons donc devant une tentative de reconstituer une aristocratie qui ne serait plus fondée sur la propriété terrienne mais sur la capacité à faire de l'argent. » (*Aide-mémoire* n°67)

Cette rencontre sera l'occasion d'approfondir la question et de débattre de potentielles pistes citoyennes d'action.

À noter que, le même jour, Paul Jorion sera l'invité de « Sonnez les matines », au Point Culture de Liège, à 10h.



(c) Quentin Caffier

## La Foire du livre politique 2014 à la Cité Miroir

Pour sa 7<sup>e</sup> édition, la Foire du livre politique de Liège prend ses quartiers dans le Salon des Lumières de la Cité Miroir.

Manifestation bien installée dans le paysage culturel liégeois, la Foire du livre politique de Liège vise à réaliser une mise en réseau annuelle de tous les acteurs concernés par le secteur de la production, de l'édition, de la diffusion et de l'utilisation d'ouvrages, de magazines et de revues politiques.

Pour y parvenir, elle vise à promouvoir et à faciliter la circulation de la littérature politique en Belgique francophone, à diffuser une image positive et constructive de la politique (entendue dans un sens large) grâce à la mise en valeur de la production foisonnante dans ce domaine (ouvrages scientifiques, ouvrages d'investigation, manifestes politiques, revues spécialisées, etc.).

L'objectif est politique, pédagogique et culturel lorsqu'il vise à dynamiser et à enrichir le débat en Belgique francophone. L'objectif est économique lorsqu'il met en valeur une série d'acteurs incontournables dans ce domaine, qu'il facilite la rencontre et l'échange entre ces derniers et qu'il assure la promotion et le développement d'un certain nombre d'activités économiques liées au « livre politique » (édition, impression, diffusion, vente, etc.).

Si la Foire est ouverte au grand public, c'est surtout les citoyens engagés, les écrivains, les enseignants, les pédagogues, les journalistes, les éditeurs, les académiques, les chercheurs et les élus qui sont visés par l'événement.



La Foire du livre politique de Liège 2014 aura lieu les **8 et 9 novembre** au Salon des Lumières de la Cité Miroir, 6<sup>e</sup> étage.

Plus d'infos : [www.lafoiredulivre.net](http://www.lafoiredulivre.net)

**Le 8 novembre 2014 (après-midi, heure à préciser)**  
**Cité Miroir, Salon des Lumières**  
**Boulevard de la Sauvenière 33-35 (6<sup>e</sup> étage) - 4000 Liège**  
**Rencontre animée par Steve Bottacin (« Sonnez les matines »)**

Plus d'infos : [www.territoires-memoire.be](http://www.territoires-memoire.be) • [www.lafoiredulivre.net](http://www.lafoiredulivre.net) • [www.pauljorion.com](http://www.pauljorion.com)

## Groupe de Lecteurs

Bibliothèque George ORWELL

Se rencontrer, discuter, échanger...  
C'est ce que vous propose la Bibliothèque George Orwell !  
Autour de thématiques comme l'histoire et la politique, partagez vos découvertes culturelles avec d'autres lecteurs au travers de romans, BD, essais ou encore via le 7<sup>e</sup> art ou le documentaire.

Tous les 2 mois, venez découvrir les coups de cœur et les coups de gueule des autres lecteurs et partager les vôtres d'une manière conviviale. Si vous le désirez, vous pourrez même le faire en maniant la plume !

Intéressé(e) ? Contactez la Bibliothèque George Orwell des Territoires de la Mémoire

Place Xavier Neujean 22, 4000 Liège // 0032 (0) 4 232 70 62 // [bibliotheque@territoires-memoire.be](mailto:bibliotheque@territoires-memoire.be)



# « L'art dégénéré selon Hitler » : une exposition exceptionnelle à la Cité Miroir

L'art et l'histoire sont réunis dans une exposition présentée à Liège consacrée aux œuvres qui furent vendues aux enchères par les Allemands à Lucerne en 1939.

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, les autorités nazies qualifient plusieurs œuvres d'art Moderne présentes dans les musées allemands de « dégénérées » et souhaitent les liquider. Une importante vente aux enchères a ainsi lieu à Lucerne, à la galerie Theodor Fischer, le 29 juin 1939. Cette vente, qui prendra une dimension historique, réunit 125 œuvres. Le catalogue recense 108 peintures et 17 sculptures de 39 artistes : les précurseurs de l'expressionnisme (comme Ensor, Gauguin et Van Gogh), les impressionnistes allemands (tels Corinth, Liebermann et Mataré), les membres français ou étrangers de l'École de Paris (dont Braque, Chagall, Derain, Marie Laurencin, Matisse, Modigliani, Picasso et Vlaminck) et surtout les expressionnistes germanophones (les Allemands Dix, Grosz, Hofer, Macke, Marc, Nolde, l'Autrichien Kokoschka et les Suisses Amiet et Klee).

L'État belge est présent à la vente, de même qu'une délégation liégeoise qui a réuni de gros moyens. La Belgique acquiert plusieurs œuvres pour les musées d'Anvers et de Bruxelles tandis que Liège achète neuf toiles exceptionnelles qui font actuellement partie des œuvres majeures des collections de la Ville. Ces neuf tableaux, bien connus des Liégeois, sont :

- **Marc Chagall** (1887-1985) : La maison bleue
- **James Ensor** (1860-1949) : Les masques et la mort
- **Paul Gauguin** (1848-1903) : Le sorcier d'Hiva-Oa
- **Oscar Kokoschka** (1886-1980) : Monte-Carlo
- **Marie Laurencin** (1885-1956) : Portrait de jeune fille
- **Max Liebermann** (1847-1935) : Le cavalier sur la plage
- **Franz Marc** (1880-1916) : Les chevaux bleus
- **Jules Pascin** (1885-1930) : Le déjeuner
- **Pablo Picasso** (1881-1973) : La famille Soler

Aujourd'hui dispersées à travers le monde dans de prestigieuses collections privées et publiques, une grande part des œuvres de la vente de Lucerne seront réunies pour la première fois et présentées en exclusivité à La Cité Miroir de Liège. L'exposition sera étoffée par de nombreux documents évoquant le contexte historique de la vente. La Cité Miroir accueillera également un programme varié d'animations, dont des projections de films, des concerts de musique classique (organisés en collaboration avec l'Orchestre philharmonique royal de Liège), des conférences et des rencontres autour de l'exposition. Une seconde exposition complémentaire sera proposée par l'artiste peintre et photographe Linda Ellia autour de *Mein Kampf* (« Mon combat ») : des œuvres d'art conçues à partir des pages de l'ouvrage d'Adolf Hitler.

À l'occasion de l'exposition « L'art dégénéré selon Hitler », un catalogue très complet sera édité. Chaque tableau exposé s'accompagnera d'une fiche détaillée. De nombreux spécialistes ont également été sollicités pour rédiger des articles érudits et pointus expliquant en détail la vente de Lucerne et son contexte historique.

Enfin, pour compléter la visite, La Cité Miroir propose également une exposition permanente : « Plus jamais ça ! Parcours dans les camps nazis pour résister aujourd'hui ». Un dossier pédagogique autour de l'exposition sera également mis à disposition des écoles et groupes sur demande.

« L'art dégénéré selon Hitler » est une exposition organisée par La Ville de Liège, Les Musées de Liège asbl, l'Université de Liège, MNEMA asbl et Les Territoires de la Mémoire asbl.



## Infos pratiques

**Lieu :** La Cité Miroir • Place Xavier Neujean, 22 • B-4000 Liège  
**Tél. :** +32 (0)4 230 70 50 • **Fax :** +32 (0)4 222 27 74 • **info@citemiroir.be**

**Horaires (du 17 octobre 2014 au 29 mars 2015)**

**Ouverture tous les jours de la semaine :** du mardi au dimanche, de 10h à 18h ;  
**le lundi, de 14h à 18h**

**Tarifs de l'exposition :** Plein tarif (+ 18 ans) : 12€ • Tarif réduit (- 18 ans/groupe/étudiant) : 8€ • Tarif groupe scolaire : 5€ • Article 27 : 1,25€  
-12 ans / Étudiant de la ville de Liège : gratuit

## Visites guidées • Art&fact

Les visites guidées sont conduites, sur réservation, par des conférenciers spécialisés.

**Tarif groupe :** 70€/20 pers. • **Tarif individuel :** 9€

**Secrétariat ouvert du mardi au vendredi de 9h00 à 13h00**

**Tél. :** +32 (0) 43 66 56 04 • **Fax :** +32 (0) 43 66 58 54

**art-et-fact@misc.ulg.ac.be • http://www.artfact.ulg.ac.be**

## Catalogue

**Catalogue en français. Guide du visiteur en anglais, néerlandais et allemand.**

## Exposition internationale

### NOTRE COMBAT Linda Ellia

**Du vendredi 17 octobre 2014 au  
vendredi 12 décembre 2014**

**Espace Georges Truffaut de la Cité Miroir Sauvenière**

Un événement exceptionnel à Liège ! Comment l'art peut-il réagir face à l'horreur ?

Lorsqu'il s'agit de *Mein Kampf* (*Mon combat*), le livre-programme d'Adolf Hitler, l'oubli et la destruction sont impossibles.

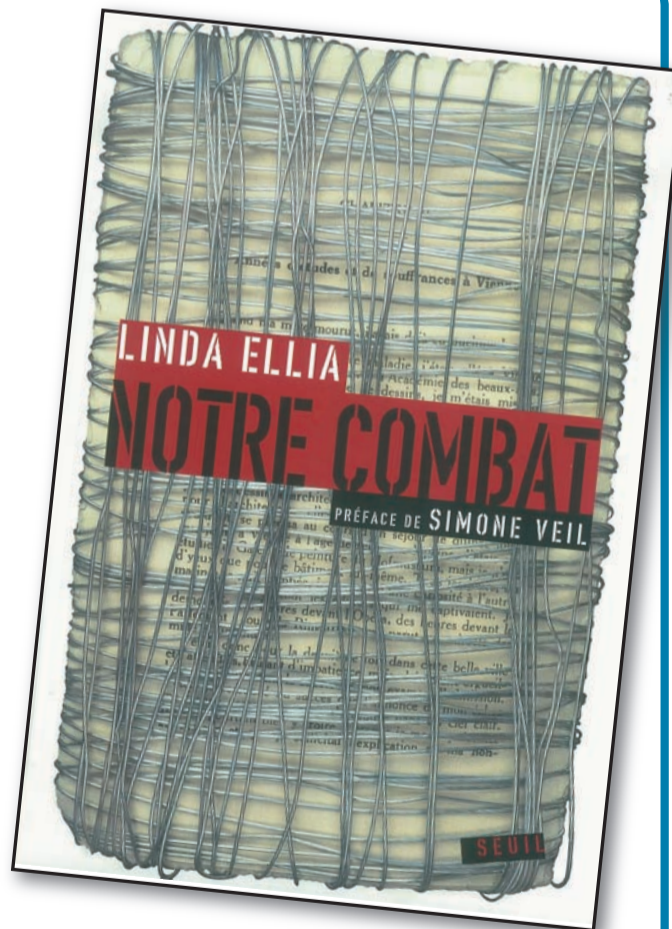
Comment affronter l'inacceptable ? L'artiste-peintre et photographe Linda Ellia choisit de traduire la violence de son émotion en recouvrant le texte de ce livre de haine pour le rendre illisible.

Aux côtés de Linda Ellia, des artistes comme Willem, Enki Bilal, les peintres Miquel Barceló, Philippe Cognée ou Vladimir Velicokvic, le créateur Christian Lacroix, des enfants, des passants... chacun est invité à peindre, à sculpter, à noircir sa page de *Mein Kampf*.

En tout plus de 600 pages ont été distribuées et publiées en 2007 par les éditions du Seuil sous le titre *Notre Combat*.

Le résultat est fascinant par la force graphique et l'émotion que dégage cette œuvre unique.

**Notre Combat est présenté en même temps que l'exposition internationale « L'art dégénéré selon Hitler » (17 octobre 2014 – 31 mars 2015) à la Cité Miroir Sauvenière.**



Librairie Stéphane Hessel

**« Le motif de la résistance c'est l'indignation »**  
Stéphane Hessel

Retrouvez une sélection d'ouvrages adultes et jeunesse sur les thèmes :  
Histoire • Émancipation • Féminisme  
• Questions sociales • Seconde guerre mondiale • Travail de mémoire  
• Dialogue des cultures • ...

Des romans thématiques sont également proposés aux lecteurs.

Ouverture du mardi au vendredi de 10h à 16h et les samedis et dimanches de 10h à 15h. Fermeture le lundi. Prolongation des plages d'ouverture jusque 18h pendant toute la durée de l'exposition « L'art dégénéré selon Hitler ».

**Cité Miroir** • Place Xavier Neujean 22 • 4000 Liège  
librairie@citemiroir.be • 04 250 99 59

**LA CITÉ MIROIR**  
SAUVENIÈRE

L'échéance électorale étant derrière nous, un des constats que nous pouvons poser est la manifestation d'une certaine lassitude (20% d'abstention dans un pays où le vote est obligatoire quand même !), nous avons profité de la venue à Liège de Manuel Cervera-Marzal, chercheur à l'Université Paris-Diderot et auteur de *Désobéir en démocratie* et de *La gauche et l'oubli de la question démocratique* pour lui soumettre quelques questions.

## Démocratie et désobéissance



**Olivier Starquit :** La gauche et l'oubli de la question démocratique : qu'entendez-vous précisément par oubli de la question démocratique ?

**Manuel Cervera-Marzal :** La démocratie n'est pas une évidence qui se passerait de définition, ni un acquis définitif de la modernité. Lorsqu'on parle de démocratie, il faut commencer par une double interrogation : 1. Qu'est-ce que la démocratie ? 2. Et, en vertu de cette définition, les sociétés occidentales et leurs États de droit peuvent-ils légitimement être qualifiés de « démocratiques » ? Ces deux questions sont très largement absentes du débat public car on croit, à tort, y avoir déjà répondu. Les principales organisations politiques de gauche associent la démocratie au suffrage universel. Or la Belgique, la France, les États-Unis et les autres pays occidentaux disposent d'élections régulières, libres et non faussées. On en conclut qu'il s'agit donc bien de « démocraties ».

Ce raisonnement expéditif ne prend pas le temps de s'interroger sur ce qui constitue la spécificité de la démocratie, à savoir, si l'on se réfère à l'étymologie grecque de ce terme, le « pouvoir du peuple » (le *kratos* du *demos*). Et il ne s'interroge pas davantage sur le fait de savoir si, aujourd'hui, le peuple exerce réellement le pouvoir. La gauche pose l'équation « élections = démocratie », et considère donc qu'il va de soi que nous sommes en démocratie. Or, en réalité, l'activité politique de 90% de la population se réduit au fait de glisser un bulletin dans une urne une fois tous les cinq ans. En outre, en votant, le peuple n'exerce pas le pouvoir. Il s'en dessaisit au profit d'une clique de professionnels auto-proclamés « représentants du peuple » mais qui, le plus souvent, ne représentent qu'eux-mêmes et les intérêts de leurs proches. Les élections déposent les électeurs de leur pouvoir, au bénéfice des élus. De sorte que toutes les décisions importantes relatives aux affaires publiques sont prises par et pour des élites (politiques, économiques, militaires, etc.). Le pouvoir est exercé par une infime fraction de la population qui, ce faisant, défend ardemment ses privilèges.

Dans ce contexte, si la gauche souhaite renouer avec la défense du pouvoir du peuple des opprimé(e)s, il me semble urgent de se défaire de l'idée que le peuple exerce déjà le pouvoir. Car si nous sommes déjà en démocratie, alors autant nous reposer et vaquer tranquillement à nos occupations privées. Mais, précisément, tel n'est pas le cas ; la démocratie n'est pas un acquis à préserver mais un horizon dont nous pouvons et devons tenter de nous approcher en luttant résolument contre toutes les forces qui font obstacle à son avènement.

**Olivier Starquit :** Dès l'entame de votre petit opus, vous écrivez que nous ne vivons pas en démocratie ? Pourriez-vous développer ?

**Manuel Cervera-Marzal :** Deux grandes raisons nous obligent à nous délester du mythe selon lequel nous serions actuellement en démocratie.

D'abord, parmi les nombreuses formes de régime politique, il est crucial de distinguer les oligarchies des démocraties. Dans les oligarchies, des élites exercent le pouvoir et le peuple est cantonné à un rôle de spectateur. C'est ce qui se passe actuellement dans les prétendues « démocraties » représentatives, où les électeurs ne participent pas aux activités politiques de délibération, de décision, de législation et de gouvernement. Toutes ces fonctions sont réservées à des politiciens professionnels secondés dans leur tâche par quelques experts et autres conseillers en communication. De leur côté, les gens ordinaires, quand ils ne s'abstiennent pas, se contentent de partager deux clans d'une même famille : qu'ils soient de « gauche » ou de « droite », les partis politiques de gouvernement appliquent partout les mêmes politiques d'austérité et de démantèlement des services publics. Ces bureaucraties partisans co-gèrent l'ordre établi afin d'accroître les privilèges d'une poignée de privilégiés. Le fameux ouvrage de Thomas Piketty (*Le capital au XXIe siècle*) ne fait que répéter, de manière plus timorée, ce que les anticapitalistes savent déjà depuis belle lurette. Les travailleuses, les travailleurs, les jeunes, les chômeurs, les précaires et les immigré(e)s font les frais d'une crise débutée en 2008, dont la responsabilité incombe aux boursicoteurs capitalistes. En faisant main basse sur le mot « démocratie », ces oligarchies politiques et économiques espèrent reconquérir un peu de légitimité – et elles auraient tort de s'en priver, puisque ce vernis marche très bien. Mais les Indignés espagnols ont introduit des brèches dans cette façade « démocratique » en revendiquant une « démocratie réelle maintenant » et en expliquant haut et fort que les politiciens actuellement au pouvoir sont surtout de splendides usurpateurs qui se prévalent indûment de la légitimité populaire afin de protéger leurs privilèges et ceux de leurs donateurs d'ordre : les grandes multinationales et les institutions qui les représentent (FMI, OMC, BCE, UE). Dans une véritable démocratie, l'ensemble des citoyens et citoyennes participe activement à la prise de décision politique. Le cumul des mandats est interdit, ceux-ci sont strictement limités dans le temps et ne donnent droit à aucun privilège pécuniaire. Les tâches politiques tournent régulièrement entre toutes et tous, grâce par exemple à des procédures de tirage au sort. Les délégués sont en permanence révocables, ils ne sont pas ré-éligibles, ils doivent rendre des comptes au terme de leur exercice, et ils sont contrôlés par leur base grâce à des mandats impératifs et

semi-impératifs. La politique est re-localisée. Ancrer la décision dans les lieux de vie, d'études et de travail permet à chacun d'y prendre part activement. Ainsi conçue, la démocratie est un projet pour lequel il convient de se battre. Dans l'État du Chiapas, au Mexique, les zapatistes expérimentent à grande échelle cette forme alternative de démocratie. Ce qu'ils font n'est pas un modèle à imiter à la lettre mais peut nous fournir de précieuses pistes.

Par ailleurs, si l'on considère que la démocratie n'est pas qu'un régime politique mais désigne, plus largement, une forme de société, alors une telle société se caractérise par l'égalité qui règne entre ses membres. Or nos sociétés sont structurées par des asymétries de genre, de « race », de classe et de sexualité. L'exploitation des salariés et des chômeurs par les capitalistes, la domination des hommes sur les femmes et l'oppression des Occidentaux sur les personnes racisées apportent de sérieux démentis à la maxime humaniste d'après laquelle « les hommes (et les femmes ?) naissent libres et égaux en droit ». De fait, nos sociétés sont extrêmement asymétriques, et les écarts de richesse augmentent quotidiennement. Si la démocratie repose sur l'égalité des groupes et des individus, alors le capitalisme, le racisme, le sexisme et l'homophobie actuellement en vigueur nous interdisent de dire que nos sociétés sont démocratiques. La démocratie n'est pas du côté de l'ordre existant mais du côté des opprimé(e)s, des exploité(e)s et des dominé(e)s qui luttent pour réduire les asymétries de pouvoir et de privilèges.

**Olivier Starquit :** Comment cette oligarchie se maintient-elle ?

**Manuel Cervera-Marzal :** Il n'y a pas une mais plusieurs oligarchies. Les régimes de domination – capitalisme, racisme, sexisme, homophobie, etc. – sont multiples. Ils s'entrecroisent et se renforcent réciproquement mais il faut garder en tête qu'ils sont irréductibles les uns aux autres. Il convient de complexifier notre compréhension du monde, sans quoi on risque d'apporter de l'eau au moulin (des thèses complotistes qui prétendent qu'une minorité de l'ombre (les Juifs, les franc-maçons, les Illuminati) manipule tous les autres. Ce n'est évidemment pas le cas et ces théories conspirationnistes, qui gagnent doucement du terrain, représentent un vrai danger pour la pensée critique. Bien que difficilement perceptibles (ils se reproduisent d'autant mieux qu'on ne les voit pas), les mécanismes de domination ne se trament pas dans l'ombre. Il suffit de s'informer un peu pour en prendre connaissance. Et le monde n'est pas composé d'une multitude de marionnettes guidées par un grand méchant marionnettiste. Les élites sont plurielles et, sur bien des points, elles sont divisées. Mais elles partagent certains intérêts fondamentaux, notamment celui de conserver les privilèges de leur groupe.

On a expliqué de beaucoup de façons le maintien des oligarchies et la reproduction des dominations : répression, aliénation, endoctrinement, corruption, etc. Mais la grande force des dominants est surtout d'avoir su passer sous silence leur fragilité. Parce que leur pouvoir paraît inébranlable, on n'ose pas s'y attaquer. On se résigne face à un mal prétendument indépassable. Or les oligarchies sont plus friables qu'elles ne veulent bien l'avouer. Leur domination n'est pas figée dans le marbre. Elle n'a rien d'éternel. Elle s'apparente davantage à un roc traversé d'une multitude de brèches ouvertes par l'action des opprimés. La lutte oppose alors ceux qui tentent de colmater ces brèches et ceux qui, au contraire, s'efforcent de les élargir pour briser la machine. Dans ce contexte, les résistances prennent des formes multiples et innombrables. Les opprimés font preuve d'une imagination et d'une créativité débordantes. Leur contestation de l'ordre établi oscille entre des actions souterraines ou publiques, spontanées ou organisées, individuelles ou collectives, modérées ou radicales, épisodiques ou durables, violentes ou non-violentes, etc. L'histoire n'est pas écrite à l'avance. L'humanité peut transformer sa condition, comme elle l'a déjà fait plusieurs fois dans l'histoire.

**Olivier Starquit :** Face à cette oligarchie, quelles pistes pourrions-nous suivre ? Quels arguments invoquez-vous ?

**Manuel Cervera-Marzal :** Pour élargir les brèches qui fragilisent le roc de la domination, ou pour en ouvrir de nouvelles, une réflexion stratégique est indispensable. Une bonne stratégie ne garantit pas le succès des luttes pour la démocratie, mais elle en est une composante essentielle, qui fait aujourd'hui cruellement défaut. Par ailleurs, une bonne stratégie n'est pas élaborée par des « professionnels de la révolution » ou des « avant-gardes intellectuelles » qui les délivreraient clé en main au reste de la population. Personne n'est ignorant, et c'est collectivement que nous devons réfléchir et préparer des actions les plus adéquates.

Quelles pistes pourrions-nous suivre ? Pour maximiser l'impact de nos actions, il faut commencer par identifier les faiblesses de nos adversaires. Or, bien souvent, la domination repose sur la coopération des dominés, sur notre obéissance, notre acceptation. Par conséquent, en cessant de coopérer, nous pouvons affecter grandement la situation. Les stratégies de non-coopération se déclinent dans tous les domaines : la grève dans la sphère du travail, le boycott dans la sphère de la consommation, la désobéissance civile dans la sphère politique, etc. « Travaillez, consommez, obéissez » sont les mots d'ordre de la société contemporaine. Plus nous refuserons de nous plier aveuglément aux logiques mortifères du salariat, de la

consommation et de la hiérarchie, plus nous ferons progresser la liberté et l'égalité. Et plus ceux qui agissent seront nombreux et coordonnés, plus nos résistances seront compliquées à discréditer, à criminaliser et à réprimer.

**Olivier Starquit :** Pourriez-vous nous dire deux mots sur le mythe de la compétence et la professionnalisation de la politique ?

**Manuel Cervera-Marzal :** Nos régimes politiques oligarchiques sont fondés sur l'idée qu'il faut confier les rênes du pouvoir aux individus les plus compétents politiquement, à ceux qui « savent » et auxquels ce savoir confère une supériorité politique sur le reste de la communauté. Cette idéologie considère que les citoyens ordinaires ne sont pas assez intelligents, rationnels et raisonnables pour exercer eux-mêmes le pouvoir. C'est pourquoi il faut les cantonner au rôle de spectateurs qui, une fois tous les cinq ans, départagent les élites pour confier les postes d'élus à ceux qu'ils jugent être les « meilleurs ». Étymologiquement, le pouvoir des « meilleurs » désigne un régime aristocratique (*aristoi* = les meilleurs, *kratos* = pouvoir). Dans cette perspective, la politique est conçue comme une affaire de spécialistes. Elle est monopolisée par un petit groupe de professionnels rémunérés pour s'y consacrer entièrement. Cette logique de professionnalisation-spécialisation-représentation est profondément antidémocratique. En vérité, la démocratie repose sur l'idée que tous les citoyens sont politiquement compétents. Par conséquent, nous sommes tous en mesure de participer activement aux débats et d'exercer directement le pouvoir. Il faut déprofessionnaliser l'activité politique afin que le peuple se la réapproprie. Il faut que les citoyens se gouvernent eux-mêmes afin qu'ils sortent de la passivité et de l'apathie politiques dans lesquelles nombre d'entre nous sont actuellement plongés.

**Olivier Starquit :** Qu'entendez-vous par démocratie désobéissante ?

**Manuel Cervera-Marzal :** J'ai défini la démocratie comme un régime politique et comme une forme de société. Mais cette définition est incomplète dans la mesure où elle réduit la démocratie à un ordre politique et social, à un assemblage institutionnel stable et durable. Or ce n'est là qu'une des deux dimensions de l'expérience démocratique qui comporte, par ailleurs, une part de désordre, de désobéissance et de contestation. La démocratie n'est pas un ordre des choses fixé une fois pour toutes. Si on la fige dans le marbre, elle risque vite de dépérir. La démocratie n'est pas un état mais une dynamique, elle n'est pas un donné mais un mouvement. Il n'y a de démocratie que comme *démocratisation*, c'est-à-dire comme aspiration et impulsion vers davantage de démocratie. Cette dimension utopique de la démocratie suppose qu'on n'en a jamais fini de se battre pour accroître la liberté – qui n'est pas absence de limites mais autolimitation – et pour intensifier l'égalité – qui n'est pas uniformité mais lutte contre les asymétries. La démocratie est un horizon qui s'éloigne de nous à mesure qu'on s'en approche. Ainsi, parallèlement aux institutions établies, la démocratie inclut aussi des actions de désobéissance à ces institutions, afin de les améliorer ou de les remplacer par de nouvelles, plus conformes au projet et aux valeurs démocratiques.

La démocratie est prise dans cette tension indépassable entre institutions et contestation, entre stabilité et conflictualité, entre ordre et désordre, entre obéissance et désobéissance. Elle évolue dans un fragile équilibre entre ces couples de contraires. Cette situation est parfois inconfortable mais elle est le prix à payer pour une existence démocratique. Entre la liberté et la tranquillité, il faut choisir, disait Thucydide.

**Olivier Starquit :** En quoi la désobéissance civile, au lieu d'être une entorse à la démocratie, en constitue-t-elle au contraire une source vive, une composante essentielle ?

**Manuel Cervera-Marzal :** Les décideurs politiques et économiques, ainsi que la plupart des élitocrates, présentent ceux qui font acte de désobéissance civile comme de dangereux agitateurs. Les militants, qu'ils soient syndicalistes, écologistes, altermondialistes ou autres, sont qualifiés de « délinquants », de « criminels » voire de « terroristes ». La répression policière et les sanctions judiciaires se multiplient. Cette criminalisation des mouvements sociaux a un objectif évident : préserver par la force un ordre social fondamentalement injuste et dont la légitimité s'effrite de jour en jour.

Dans ce contexte, la désobéissance civile n'est pas une menace pour la démocratie mais constitue au contraire sa condition de possibilité. Une démocratie vivante respire grâce à la dynamique insufflée par les actions de contestation. Les citoyens exemplaires ne sont pas ceux qui se plient aveuglément aux lois en vigueur mais ceux qui exercent leur jugement critique et désobéissent lorsque la situation l'exige. La citoyenneté n'est pas un statut juridique mais une action politique. La figure du citoyen est bien mieux incarnée par les sans-papiers du bâtiment et du nettoyage qui se mettent en grève pour obtenir leur régularisation que par ceux qui exploitent cyniquement cette main d'œuvre docile et bon marché. ●●

## L'exposition du témoignage, une technique narrative pour la mémoire subalterne

Par Gilles Rahier, historien et Nicolas Richard, anthropologue (CNRS)

« Exposer, c'est déranger le visiteur dans son confort intellectuel »  
(Jacques Hainard)

### Musée, Histoire et Mémoire

Dans ces temps d'explosion des commémorations et de transmission mémorielle, le musée reste un des espaces privilégiés pour y développer cette pratique. La mise en place d'expositions, permanentes, itinérantes ou temporaires, est sûrement un des meilleurs moyens d'illustrer et de divulguer l'Histoire à un large public pour la sortir du cercle des « initiés » et des revues scientifiques, ainsi que présenter les mémoires oubliées par le discours officiel. Cependant, comme le rappelle Gérard Collomb, le musée reste un lieu de la « mémoire institutionnelle »<sup>1</sup>.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, les musées d'histoire représenteront le discours officiel de l'état par la présentation muséographique d'une histoire continue, des grands événements qui formeront la nation, s'opposant aux musées d'histoire locale qui se concentraient beaucoup plus sur les récits de vie et la mémoire individuelle. Cette tradition passera d'Europe en Amérique Latine juste après les indépendances lors du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment par la création de collections devant transmettre les valeurs et sentiments nationaux. L'importance pédagogique de ces institutions se centrera sur l'utilisation du patrimoine pour la transmission d'une mémoire publique nationale devant élever le patriotisme et la fierté nationale. Ils présenteront surtout la présentation de la vision hégémonique des élites sur le concept de « nation », glorifiant l'action de grands hommes plutôt que qu'une action collective. La mémoire individuelle et le témoignage n'y trouvent bien sûr que peu de place.

Avec l'arrivée de la postmodernité, il devient clair que l'Histoire présentée dans les musées n'a pas une portée objective et qu'elle transforme ceux-ci en lieux de violence symbolique. Peu à peu, faisant de la transmission historique un fait purement subjectif, l'approche postmoderne détruit par là même l'idée d'un musée présentant une histoire figée, terminée, exaltant la mémoire collective nationale. L'évolution de la connaissance scientifique remodèle en effet notre vision du passé, et par la même, notre interprétation de celui-ci, cependant « un musée historique, à la différence d'une livre d'histoire, ne peut pas se réécrire plusieurs fois pour nous offrir de nouvelles données sur les modes dominants de penser et de regarder l'histoire à différents moments<sup>2</sup> ». Comme le remarque André Desvallées, il est illusoire d'y présenter l'Histoire d'un seul point de vue mais le développement de l'esprit critique doit se centrer sur la présentation de visions opposées, créant un pluralisme des regards<sup>3</sup>.

Cette vision et manière de faire exclurent pendant longtemps les voix et les récits des personnes qui ont vécu ces événements, cachant ainsi une réalité historique présente et ressentie par ses acteurs originaux. Comme le dit Morales, « il faut réfléchir sur les espaces de subalternité de l'histoire et sa viabilité dans les représentations hégémoniques. Des thèmes comme les femmes, les marginaux, l'homosexualité, les minorités ethniques, les migrations, etc., deviennent chaque fois plus urgents de penser dans les muséographies historiques<sup>4</sup> ».

### Les moyens muséographiques de l'exposition de la mémoire subalterne : l'usage du témoignage

Pour l'exposition de l'Histoire, ou des récits historiques, le moyen le plus souvent utilisé était la présentation d'objets ou de monuments du passé, utilisés pour illustrer et définir notre mémoire collective. L'institution muséale définit alors l'objet patrimonial comme témoin du passé, lui permettant de le manipuler, le signifier et le convertir, avec l'utilisation de techniques expositives. Il est effectivement beaucoup plus simple, dans notre société occidentale, de présenter des restes d'objets ou d'écrits, adorations des collectionneurs. « Les musées, depuis leurs origines jusqu'à une époque récente, ont réduit la mémoire du monde à une accumulation disciplinaire d'espèces, de variétés ou d'objets, identifiés, étiquetés et classés. Au contraire, le XXI<sup>e</sup> siècle demande de nouveaux rapprochements à la réalité qui permettrait de conserver dans la mémoire la « diversité intangible »<sup>5</sup>. »

Dans ce cadre, l'utilisation du récit de vie ou des témoignages fut rare, alors qu'elle permet, comme lors du parcours des Territoires de la Mémoire ou lors de la visite immersive du musée *In Flanders Fields*, de mettre le visiteur au centre d'une participation expérientielle. Ce dernier se retrouve alors face à une histoire racontée par la personne qui l'a vécue, le rapprochant au maximum de la réalité historique. La visite lui donnera une autre vision de l'Histoire par l'implication dans les faits qui est engendré par l'écoute du témoignage-récit. Il est cependant important que la sélection des témoignages se retrouve replacée dans leur contexte historique, pour permettre une analyse critique approfondie.

Le témoignage peut être utilisé dans beaucoup de thématiques d'expositions : immigration, ethnographie locale et folklore, histoire, artistique, biographie, etc., tant qu'il sert à montrer la vision

de la réalité d'une communauté ou d'un individu. Il nous permet pour le moins de sortir de la conception classique de l'« objet témoin » et offre une alternative pour traiter de manière plus approfondie certains thèmes plus sensibles<sup>6</sup>. De même, le récit individuel permet d'atteindre une mémoire cachée, subalterne, éloignée de l'histoire institutionnelle et événementielle.

### L'exposition « Mémoires indigènes de la guerre du Chaco (1932 – 1935) : une lecture depuis les basses terres »

Cette exposition temporaire fut présentée du 2 novembre 2011 au 9 janvier 2012 à l'Instituto de Investigaciones Arqueológicas y Museo Gustavo Le Paige (IIAM), à San Pedro d'Atacama, dans le nord du Chili. Fruit d'une rencontre entre les deux auteurs du présent article, elle exposait les premiers résultats du projet « Mémoires indiennes de la guerre du Chaco », financé par l'Agence Nationale de la Recherche Scientifique (France, 2008-2011) et coordonné par Luc Capdevila, historien de l'Université de Rennes 2 Haute-Bretagne et Nicolas Richard, anthropologue du CNRS (France) et chercheur associé à l'IIAM.

Le projet cherchait à restituer et problématiser la situation des peuples indigènes du Chaco durant la guerre qui opposa, sur leur territoire, les armées bolivienne et paraguayenne. Il s'articule autour d'une recherche historique d'archives boliviennes, paraguayennes et argentines et d'un travail ethnographique de terrain, sous forme d'un registre et d'une compilation des mémoires et récits indigènes sur la guerre.

### La guerre du Chaco (1932-1935)

... est le conflit conventionnel le plus important du XX<sup>e</sup> siècle entre États américains. La Bolivie et le Paraguay se sont affrontés pour la possession du Chaco Boréal, un territoire de 600 000 km<sup>2</sup>, qui s'était jusqu'alors maintenu en marge des souverainetés nationales, mobilisant un total de 400 000 soldats dont 90 000 ne reviendront jamais. L'armistice de 1935 a remis la majeure partie du territoire disputé au Paraguay. C'est seulement le 27 Avril 2009 que les présidents Evo Morales (Bolivie) et Fernando Lugo (Paraguay) ont mis fin au litige, en reconnaissant le tracé définitif de la frontière.

Le Chaco Boréal est une zone chaude et aride, à la végétation basse, épineuse et touffue, qui jusqu'alors n'était pas colonisée et hébergeait une multiplicité de groupes indigènes, de densité démographique très faible. Au moment de la guerre, la population indigène totale dans la zone était estimée à 80 000 individus. Il s'agit également d'une zone extrêmement hétérogène aux niveaux culturel et linguistique : six souches linguistiques distinctes (zamuco, guaycurú, mascoi, matabo, arawak, tupi-guaraní) se déclinent en une multiplicité de langues (ayoreo, ishir, qom, pilagá, enlhet, angaité, sanapaná, guaná, wichí, manjui, nivacle, maká, guaraní...) parlées à l'heure actuelle.

À partir de 1923, les deux armées avancèrent sur le territoire indigène, fondant des fortins et ouvrant les routes qui constitueront le théâtre de la guerre. En général, les fortins furent construits sur les campements indigènes, confisquant leurs ressources matérielles et humaines et démembrant la trame sociale et économique qui les soutenait. Même si les armées essayèrent d'organiser des « milices d'indiens » (la « cavalerie chamacoco » en l'Alto Paraguay, la « milice chulupí » dans le Pilcomayo), la participation indigène dans les combats resta très réduite et la mortalité basse.

En revanche, les épidémies véhiculées par les armées et le dépeuplement du tissu économique, ont produit, dans les années qui ont suivi, le dépeuplement de zones entières (avec des taux de mortalité jusqu'à 80%). Jusqu'en 1950, la majeure partie de la population indigène se trouva confinée dans les missions religieuses et les réserves. L'autre partie servit aussi de main d'œuvre dans la récolte sucrière ou dans les industries forestières. Enfin, une toute petite partie, survécut dans les zones les plus éloignées du Chaco Boréal.

### Une mémoire collective oubliée, dévoilée par le témoignage

En relation avec ce que nous disions au début de l'article, l'idée de cette exposition était la présentation de narrations indigènes liées à cette guerre. Occultés par l'historiographie traditionnelle, ces récits montrent l'existence et la puissance des mémoires oubliées des indigènes du Chaco alors qu'ils ont subi l'intrusion sur leur territoire de deux forces armées qui s'affronteront durant trois ans, le dévastant. Les discours historico-nationalistes des deux États ne parlaient pas de l'impact symbolique et physique de la guerre sur les populations indigènes, notamment par les déplacements détruisant le tissu socioéconomique familial, l'enrôlement forcé dans les armées bolivienne et paraguayenne, les spoliations, viols et massacres.

S'éloignant donc du récit historique orthodoxe, la présentation voulait faire entendre la voix des gens habituellement sans voix, par leurs témoignages personnels et leur vision de la guerre. La mémoire se transformait alors et venait de la population même, et non plus seulement du point de vue du scientifique, ce qui permit de proposer un point de vue oublié sur cet événement historique.

Le choix scénographique se porta sur une installation spatiale de sept vidéos, chacune comprenant différents récits qui permettaient d'organiser un espace chorégraphique et un dialogue entre les 24 narrateurs. Un panneau explicatif reprenait les noms de ces derniers et leur communauté d'origine, en les plaçant donc comme acteurs de l'Histoire. Les témoignages étaient diffusés en même temps sur sept télévisions, disposées en rectangle, créant une sorte de dialectique entre eux (moment de silence, moment où ils parlent tous ensemble, etc.) et avec le public, générant des doutes et des questions.

Les récits étaient diffusés dans les différentes langues indigènes du Chaco, qui résonnaient et sonnaient entre elles, créant un espace de rencontre, de curiosité et d'émotions. Il n'y avait pas de lignes de discours préétablies, un discours narratif historique, mais une sélection de récits de vie, de micro histoires, qui se plaçaient dans une géométrie du chaos, créant des relations différentes et diverses, suspendant ainsi un possible discours officiel sur la guerre. Cela représentait la réalité du Chaco, qui ne possède pas un discours historique uniformisé mais des mémoires subalternes, oubliées et disparates.

Autour des écrans, une septantaine de photographies des narrateurs entouraient les visiteurs, leur donnant l'impression de faire partie d'une communauté écoutant un récit. L'exposition se complétait par un court texte expliquant le contexte historique de la guerre du Chaco du point de vue des indigènes, pour permettre de compléter les narrations proposées, avec des photographies historiques de la vie de l'époque. À l'entrée, des extraits écrits des témoignages présentaient certains des récits oubliés :

*Ma grand-mère racontait comment ils cachaient les filles du village. Ils les couvraient avec des peaux en cuir pour qu'ils ne les trouvent pas. Elles avaient peur et ils les cachaient. Ma grand-mère s'appelait Lhutsjha lht'ojh. Je dois raconter ce qu'elle m'a raconté. Pour qu'il y ait mémoire. Elle allait chez les soldats pour qu'ils ne cherchent plus les jeunes filles. Ils se mettaient en file pour la prendre et lui laissaient une cigarette. Ils y allaient, y allaient, y allaient. Et là, elle était jetée avec les jambes endolories. Jusqu'à ce que s'en aille le dernier soldat.*

### Considérations finales

Alors que certains événements traumatisants ont été fortement traités par la diffusion des récits et témoignages subalternes (Première et Seconde Guerres mondiales, par exemple), d'autres mériteraient d'être plus développés dans ce sens : les effets du colonialisme, l'immigration ou des guerres contemporaines. Par l'effet immersif de cette technique expositive, la compréhension de l'autre et son respect peut être profondément améliorés.

De même, comme contrepoint de l'histoire collective traditionnelle, les témoignages permettent de présenter plusieurs points de vue d'un même événement, créant ce pluralisme des regards que propose André Desvallées. Au lieu de présenter une histoire classique du colonialisme, une exposition pourrait présenter les témoignages des colonisés et des colonisateurs, chacun ayant sa propre version de l'Histoire ; un musée ethnographique pourrait laisser une place aux témoignages de son sujet d'étude, de ses mythes, de ses croyances ; la migration ne serait-elle pas mieux comprise quand un migrant qui traverse la méditerranée, dans un bateau vétuste avec 200 autres personnes dont la moitié meurt en chemin, nous raconte les raisons de son départ et pourquoi il risque sa vie ? Les témoignages peuvent être à la fois utilisés pour revisiter le passé, le réinterpréter et en compléter notre connaissance mais surtout influencer le présent.

1 Ethnité, nation, musée en situation post-coloniale, 1999, Ethnologie française XXIX : 333-336.

2 MORALES, Luis, La « crisis » de los museos de Historia, XXIX Rencontre annuelle de l'ICOFOM, p.5.

3 DESVALLÉES, André, Mémoire, Histoire, Muséologie et Vérités historiques, XXIX Rencontre annuelle de l'ICOFOM.

4 MORALES, op.cit., p.6.

5 RUSCONI, Norma, El objeto museal y la diversidad cultural, ICOFON-LAM, Argentina, p. 5.

6 Pour une étude approfondie de l'usage du témoignage en muséographie, voir le livre de Linda Idjéroui-Ravez, Le témoignage exposé. Du document à l'objet médiatique, Paris, L'Harmattan, 2012.



page cinq

De l'autre côté, les Allemands présenteront le conflit comme une chose imposée par la France. La neutralité de la Belgique a bel et bien été violée par les Allemands, mais la France s'était elle aussi préparée à une vigoureuse offensive en Belgique tandis que les Anglais étaient également prêts à débarquer *préventivement* en Flandre. Paris et Londres se sont donc sentis plutôt soulagés quand, en août 1914, l'Allemagne a contraint la Belgique à lui ouvrir la voie. Cependant, le viol de la neutralité belge fut présenté par l'Allemagne comme une « riposte ».

La responsabilité de la guerre était certes partagée, mais chaque camp a construit pour sa propre opinion publique l'image de l'ennemi belliste, unique agresseur et responsable des hostilités. Une image encore utilisée parce qu'il est désormais d'usage de considérer que nous sommes contraints de faire la guerre parce que c'est l'adversaire qui l'a commencée ; que nous sommes obligés de réagir, en état de légitime défense ou pour honorer les engagements internationaux...

### L'odieux fantoche

Dans la construction de la figure de l'ennemi, il est très efficace de concentrer la haine sur le leader adverse. L'ennemi aura ainsi un visage et ce visage sera, évidemment, odieux. Cette personnalisation naît de la diversité des personnes constituant la population ennemie ; elle vise à éviter que chaque citoyen puisse reconnaître son semblable au sein de la population adverse.

Pour affaiblir la cause de l'adversaire, il faut au minimum présenter son chef comme un incapable et conduire à douter de sa fiabilité et de son intégrité. Mieux encore, il faut toujours, dans la mesure du possible, diaboliser le leader ennemi, en le présentant comme un être immonde à mettre en déroute, comme le dernier des dinosaures, comme un fou, un barbare, un criminel de l'enfer, un boucher, un perturbateur de la paix, un ennemi de l'humanité, un monstre... Et c'est de ce monstre que vient tout le mal. Le but de la guerre sera alors de le capturer et son éviction engendrera le retour immédiat de la morale et de la civilisation. Dans certains cas, ce portrait de l'ennemi peut sembler justifié, il ne faut toutefois pas perdre de vue que ce monstre était, avant le conflit, la plupart du temps fréquentable et que le même le redeviendra parfois après la fin du conflit.

Ainsi, durant la Première Guerre mondiale, le vieux Kaiser fut diabolisé par la propagande alliée. Dans la propagande, dans la presse, il est rapidement devenu un fou, un assassin et un boucher, un barbare qui décide de faire incendier des villes comme Louvain, de faire assassiner vieillards et bambins, de faire violer femmes et jeunes filles. Cette image fut si forte qu'elle perdure un siècle encore après les faits. Mes étudiants, à chaque nouvelle année académique, me racontent que dans leur enfance, à Bruxelles, ils ont chanté une comptine qui dit : « Guillaume est un méchant homme, qui a tué des millions d'hommes. Sa femme est l'impératrice, l'impératrice ... de la saucisse ! ». Par l'intermédiaire de cette chanson s'est transmise l'image d'un chef ennemi monstrueux, personnellement responsable des toutes les atrocités de la guerre.

Mais ces terribles accusations, à charge de la personne malveillante du Kaiser, furent rapidement démenties après le conflit. Guillaume se « réfugia » dans un château en Hollande ; son procès annoncé par le Traité de Versailles n'aura jamais lieu et l'ex-empereur surnommé « Attila » durant le conflit, reçoit des Alliés l'autorisation tacite de vivre tranquillement en Hollande où il demeurera jusqu'à la fin de ses jours. Le « monstre » est redevenu une personne au même titre que les autres chefs d'État, un peu à la manière des autres monstres « par intérêt » que furent Nelson Mandela, Yasser Arafat ou Khadafi, longtemps diabolisés par les médias occidentaux (assassins, terroristes...) pour redevenir à d'autres moments d'honorables interlocuteurs reçus par tous les chefs d'État.

### L'ennemi est animé par des intérêts invouables

Généralement, la guerre a comme mobile la volonté de domination géopolitique, assortie de motivations économiques. Ces mobiles sont invouables à l'opinion publique, mais la propagande de chaque camp prétend combattre pour une cause noble : l'honneur du pays, la liberté, l'indépendance, la vie ou les valeurs morales de haut rang, capables de donner au conflit un caractère de croisade.

L'ennemi en revanche est animé par de bas intérêts : lutte afin de s'acquiescer un territoire, une colonie, un gisement, pour annexer une province, pour la satisfaction d'être reconnu comme le plus fort ou par simple impérialisme et militarisme. Le but de la guerre pour l'ennemi est par conséquent la défense d'intérêts particuliers et non de valeurs morales indiscutables comme la défense de la démocratie, la défense des petites nations ou la lutte contre le militarisme.

En ce qui concerne la Première Guerre mondiale, les motivations des grandes puissances peuvent ainsi être résumées :

- par une guerre victorieuse contre l'Allemagne, la France espérait pouvoir retourner aux confins du Second Empire ;
- la Russie espérait obtenir l'hégémonie sur les Balkans, et surtout, sur Constantinople ;
- l'Angleterre voulait maintenir son statu quo de première puissance coloniale et maritime et bloquer l'avancée des Allemands sur le continent ;
- l'Allemagne voulait obtenir des matières premières des colonies, exporter ses produits finis, casser le monopole anglais sur les mers (qui entravait ces projets), rompre l'encerclement franco-anglo-russe et renforcer son unité ;

- les États-Unis espéraient réaliser en Europe des ventes et des prestations rémunératrices ainsi qu'entrer dans le cercle des grandes puissances (et ils y parviendront).

Les textes officiels n'évoquent toutefois ces objectifs peu honorables que lorsqu'ils décrivent les intentions de l'ennemi.

De notre côté, en revanche, on ne parle jamais de lutter pour s'emparer d'un territoire ou d'un gisement, pour annexer une province (à l'exception de celles qui revêtent un caractère symbolique comme l'Alsace-Lorraine, par exemple) ou une colonie, ni pour la satisfaction d'être reconnu comme le plus fort.

L'ennemi est donc présenté comme le seul à être animé par le militarisme qui vise à la suprématie, à agrandir son territoire alors que, de l'autre côté, nous combattons, comme chacun sait, pour précisément s'opposer à ce militarisme. Intentions peu crédibles pour l'observateur averti, néanmoins mille fois répétées pour persuader l'opinion publique que – contrairement à nos adversaires – nous faisons la guerre pour des motifs absolument honorables et non, comme eux, pour satisfaire des objectifs géopolitiques et économiques.

### Le soldat ennemi sadique attaque les vieux, les femmes et les enfants

Dans la construction de l'imaginaire de l'ennemi, ce point est d'une importance particulière. Les récits des atrocités commises par l'ennemi constituent un élément essentiel de la propagande de guerre. Il faut amener à croire que seule l'armée ennemie est coutumière de pratiques de saccages, de viols, d'incendies, d'assassinats ou de vols à main armée qui sont malheureusement des comportements communs à chaque armée.

Durant la Première Guerre mondiale, l'image de l'armée ennemie formée essentiellement de brigands sans foi ni loi fut exploitée par les deux camps. Du côté allemand, circulait une accusation selon laquelle les populations civiles belges et françaises menaient une guerre déloyale de « francs-tireurs » contre l'armée allemande. Arthur Ponsonby révèle comment la propagande allemande a répandu des rumeurs selon lesquelles, à l'hôpital d'Aix-la-Chapelle, un service était réservé aux soldats allemands à qui on avait arraché les yeux en Belgique ! Des journaux allemands, d'ailleurs, avaient publié qu'un médecin français et deux officiers, à Metz en Lorraine, avaient contaminé un puits avec la bacille de la peste et du choléra.

Dans le même ordre d'idée, le Service de presse allemand (*Pressekonferenz*), présidé par un militaire, laissa courir le bruit que des prêtres belges avaient caché une mitrailleuse derrière l'autel de leur église, qu'ils avaient fusillé des soldats allemands et arraché les doigts de ceux qui portaient des alliances pour s'en faire un collier ou encore qu'ils leur avaient offert un café à la strychnine... Ces racontars épouvantables créeront au sein des troupes allemandes un sentiment de panique considérable : chaque civil belge ou français apparaissait comme un sadique en puissance.

En réponse, les accusations alliées relatives aux comportements de l'armée allemande ne se feront pas longtemps attendre. Selon des études sérieuses, datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, ces accusations sont nées de la rencontre complexe entre la subjectivité collective et la réalité de la guerre, et sont utilisées davantage qu'inventées de toutes pièces, par les services de propagande des deux camps. De sorte que, comme les légendes, sans aucun rapport pas même indirect avec les événements, ces accusations auraient ancré dans l'imaginaire collectif la peur hystérique qui épouvantait les civils et les soldats immergés dans l'atmosphère angoissante de la guerre. Dans cette situation, la propagande officielle n'avait qu'à amplifier ces émotions populaires collectives, plutôt que de les apaiser voire de les annihiler grâce à des contradicteurs capables de démentir énergiquement ces légendes.

Du côté allié, durant la Première Guerre mondiale, le plus grand succès et les plus grandes répercussions politiques furent obtenues grâce aux histoires des « enfants belges aux mains coupées ». John Horn en arrive à la conclusion que cette rumeur était absolument infondée ; il en a étudié la formation, qui commence avec la publication, vers la fin de 1914, de récits de mutilations diverses, pour aboutir en 1915 au thème plus circonscrit des « mains coupées ». La légende des « mains coupées » joue, dans l'opinion publique, un rôle récapitulatif et symbolique et confère un profond caractère moral de lutte manichéenne contre la barbarie à un conflit perçu comme long et cruel. Selon cet auteur, la première phase ne résulta pas d'une campagne officiellement concertée, mais ce furent ces récits d'atrocités qui poussèrent les réfugiés à fuir sur les routes. Si, d'un point de vue militaire, cet exode créa un désordre néfaste, d'un point de vue politique, il donna lieu à un bilan positif puisque que le thème des réfugiés belges (et des atrocités allemandes) sera largement exploité sur le plan international.

Après la Grande Guerre, Lord Escher écrivait : « L'épisode belge fut un coup de chance qui arriva à point nommé pour conférer à notre entrée en guerre le prétexte moral nécessaire à la préservation de l'unité de la nation, sinon celle du gouvernement<sup>6</sup>. »

Les réfugiés belges et la légende des enfants aux mains coupées ont pesé dans la balance pour décider les États-Unis à intervenir dans le conflit. L'historienne belge Suzanne Tassier<sup>7</sup>, qui avait travaillé sur

les archives américaines, a soulevé le rôle essentiel de l'image du « pauvre petit Belge » sur l'opinion publique américaine afin de rendre moralement insoutenable la neutralité des États-Unis et pousser à son intervention aux côtés des Alliés. Les premières brèches dans l'isolationnisme américain s'étaient produites en 1915-1916, avec l'action exercée sur l'opinion publique américaine par la « *Commission for relief in Belgium* »<sup>8</sup>, avec les appels en faveur des enfants belges et les campagnes pour la récolte de nourriture et de vêtements pour les Belges victimes de l'agression allemande<sup>9</sup>.

Les enfants belges aux mains coupées furent aussi, à de multiples reprises, utilisés dans d'émouvants récits d'Émile Vandervelde et Jules Destrée au cours de leur voyage en Italie, pour persuader les Italiens d'entrer en guerre aux côtés des Alliés.

Francesco Saverio Nitti, qui fut ministre durant la guerre et ensuite président du Conseil, témoigne dans ses mémoires de l'impact de ces récits :

« Nous avons entendu raconter l'histoire des petits enfants belges auxquels les Huns avaient coupé les mains. Après la guerre, un riche américain, secouru par la propagande française, envoya en Belgique un émissaire pour pourvoir aux besoins des enfants qui avaient eu les petites mains taillées. Il ne réussit à en rencontrer aucun, même pas un. Mister Loyd George et moi-même, lorsque j'étais le chef du gouvernement italien, nous avons fait procéder à de minutieuses recherches pour vérifier la véracité de ces accusations pour lesquelles, dans certains cas, étaient spécifiés noms et lieux. Il en résulta que tous les cas, objets de nos recherches, avaient été inventés<sup>10</sup>. »

On racontait que les Allemands mutilaient les infirmières, équarrièrent les corps des prisonniers pour en faire des lubrifiants, qu'ils avaient enfermé les mineurs belges pour les ensevelir vivants dans les mines, qu'ils tatouaient l'aigle allemand sur le visage de leurs prisonniers ou leur coupaient la langue. La

presse assurait que les Allemands bombardaient prioritairement les hôpitaux et visaient spécifiquement les églises.

Un officier allemand, tenu pour imperméable à la culture comme tous ceux de sa « race » (« race » qui, cela dit, avant la guerre, présentait chaque année au monde bon nombre de scientifiques, artistes et penseurs), avait jeté dans les flammes de l'incendie de Louvain *La dernière*

*cène* de Dirk Bouts, par ailleurs encore visible aujourd'hui en l'église Saint Pierre de Louvain.

Le monstre boche brandissait la torche pour incendier cités d'art et monuments, levait son verre pour boire, égorgeait les nourrissons ou alternativement coupait le sein des femmes et se jetait sur elles pour les violer en riant satanique<sup>11</sup>.

Bien que les atrocités réelles de la guerre furent suffisamment cruelles (par exemple, les 5.500 civils fusillés à Dinant, Tamines, Andenne, Rosignol et dans les autres villes et villages belges, abattus sous prétexte qu'ils étaient des francs-tireurs), on n'hésitait toutefois pas à ajouter des détails scabreux pour pousser à croire que la guerre avait opposé à un peuple de scélérats un peuple de paladins soucieux d'accomplir de généreuses actions !

Ainsi, selon Ponsonby, on racontait que trente ou trente-cinq soldats allemands étaient entrés dans la maison de David Tordens, charretier à Zemst (Belgique). Ils ligotèrent l'homme et immédiatement cinq ou six d'entre eux se jetèrent, sous ses yeux, sur sa fille de treize ans pour l'agresser. Après cet acte horrible, ils criblèrent à coups de baïonnettes son fils de neuf ans et fusillèrent sa femme. L'homme eut la vie sauve grâce à l'arrivée de soldats belges. On affirmait en outre qu'à Zemst, toutes les jeunes filles avaient été violées.

Toutefois, le secrétaire communal Paul Van Boekpoort, le bourgmestre Peter Van Asbroek et son fils Louis Van Asbroek déclarèrent, dans une déposition sous serment faite à Zemst le 4 avril 1915, que le nom de David Tordens, charretier, leur était inconnu, qu'aucune personne de ce nom n'avait jamais demeuré à Zemst avant la guerre et que nul dans le village ne connaissait de David Tordens. Ils affirmèrent en outre que, durant la guerre, aucune jeune fille âgée de moins de quatorze ans, ni aucun enfant ne fut assassiné à Zemst et que, si un tel fait s'était produit, ils en auraient assurément eu connaissance.

Un autre récit fut également publié selon lequel, à Ternat, dix Allemands avaient rencontré un petit garçon et lui avaient demandé des indications sur la route à suivre. Celui-ci ne les comprenant pas, ils lui auraient coupé les mains. La déclaration faite par le bourgmestre de Ternat au docteur Poodt le 15 février 1915 affirmait : « Je déclare que, dans ce récit, il n'y a pas une seule parole vraie. Je suis à Ternat depuis le début de la guerre et il est impossible qu'un fait semblable se soit produit sans qu'il puisse m'avoir été rapporté ; c'est une pure invention. »

Le capitaine F.W. Wilson, autrefois rédacteur du *Sunday Times*, raconta comment il avait élaboré une de ces histoires. Son rapport fut publié dans le *New York Times* (et reproduit par le *Crusader* du 24 février 1922) : Il se trouvait à Bruxelles quand la guerre éclata : « On me télégraphia pour que je rapporte des récits d'atrocités. Or, il n'y en avait aucune à ce moment-là. Alors, on me télégraphia pour me demander des histoires sur le thème des réfugiés. Je me suis dit : 'Bien, je n'aurai pas besoin de me déplacer'. Il y avait une petite ville près de Bruxelles où l'on mangeait très bien. J'appris que les Huns y étaient. Je supposai



qu'il devait bien y avoir eu là un enfant et alors j'écrivis une histoire mélodramatique sur un enfant de Korbeek-Loo arraché aux Huns qui venaient de bouter le feu à sa maison.

Le jour suivant, on me télégraphia pour que j'envoie l'enfant parce qu'on avait reçu cinq mille lettres de personnes proposant d'adopter l'orphelin. Le jour qui suivit, la rédaction du journal fut submergée de vêtements d'enfant. Même la Reine Alexandra avait envoyé un télégramme de sympathie et quelques vêtements. Je ne pouvais dès lors plus avouer que l'enfant n'existait pas. Je finis par me mettre d'accord avec le médecin qui soignait les réfugiés pour dire que cet enfant était mort à cause d'une maladie contagieuse et que c'est pour cette raison qu'on ne procéda pas à des funérailles publiques. C'est alors que Lady Northcliffe<sup>12</sup> se chargea de remettre à une œuvre de bienfaisance tous les vêtements que le gamin avait reçus<sup>13</sup>. »

Les Allemands, par ailleurs, avaient crucifié un soldat canadien. L'histoire faisait le tour de toute la presse canadienne et des membres du Parlement la citèrent, en Grande-Bretagne, dans leurs discours publics. M. Tenant, à la Chambre des Communes, le 19 mai 1915 répondit : « Les autorités militaires françaises ont donné des instructions permanentes de sorte que leur soient signalés les détails de chaque cas jusqu'alors constaté d'atrocités commises par les Allemands contre nos troupes. Elles n'ont toujours reçu aucune information permettant de répondre à l'honorable Membre, toutefois, conséquemment à l'information contenue dans cette question, a été ouverte une enquête actuellement toujours en cours. »

L'authenticité du fait fut reconnue par le général March, à Washington mais en mai 1919, le cas fut résolu à la suite de la publication dans *La Nation* (12 avril) d'une lettre d'un certain monsieur E. Loader du Second Régiment *Royal West Kent*, lequel avait déclaré avoir vu le Canadien crucifié. Ensuite, *La Nation* fut informée par le capitaine E.N. Benet que personne du nom de Loader ne figurait dans les registres des effectifs de la *Royal West Kent* et qu'en outre le Second Régiment était resté en Inde tout au long de la guerre !

Si nous pouvons facilement imaginer les atrocités attribuées à nos ennemis durant la Première Guerre mondiale, il est en revanche plus difficile de se représenter comment nos adversaires eux aussi décrivent nos soldats comme des bêtes féroces assoiffées de sang.

Les Alliés de la Première Guerre mondiale étaient, bien sûr, aussi capables de frapper un ennemi désarmé. Les troupes allemandes de la Première Guerre mondiale se sont rendues coupables d'un bon nombre d'atrocités, mais les massacres de civils belges par les troupes allemandes eurent leur lot de correspondances du côté allié. Divers ouvrages – dont certains très sérieux – furent publiés en Allemagne et en Autriche pour dénoncer les crimes de guerre des Alliés<sup>14</sup>. Un tract de propagande, lancé dans les premiers jours d'août 1916 par des aviateurs allemands sur le quartier général français<sup>15</sup>, dénonçait le bombardement de la part de l'aviation française de civils bien loin du front, à Karlsruhe, Mullheim, Fribourg, Kandern, Holzen et Mappach. Le tract condamnait ces attaques barbares qui avaient causé la mort de femmes et d'enfants, loin des objectifs militaires. En effet, les bombes alliées ne tombaient pas uniquement sur les casernes et les gares comme l'annonçaient quotidiennement les journaux français. Le bombardement allié de Karlsruhe du 16 juin 1916, par exemple, avait ôté la vie à 26 femmes et 124 enfants qui suivaient la procession du dimanche du *Corpus Domini*.

Miss Cavell et Gabrielle Petit, héroïnes belges fusillées par les Allemands en tant qu'espionnes, eurent leurs homologues, comme une paysanne des environs de Valmy (France), condamnée à mort par le Conseil de guerre français pour avoir donné refuge à des fugitifs allemands et les avoir laissés s'enfuir<sup>16</sup>. Des soldats français assignés à la garde des prisonniers allemands témoignent des coups de bâton et de nerf de bœuf et des privations de nourriture infligés « sous l'œil bienveillant du commandant du camp à des troupes d'Allemands en bien piètre état, pleins de poux et affamés<sup>17</sup> ». Un officier français de cavalerie, du nom de Gouttenoire de Toury, accusa formellement le général français Martin de Bouillon, commandant de la treizième division d'infanterie, d'avoir donné l'ordre, à la veille des attaques du 25 septembre 1915 en Artois, de tuer des Allemands faits prisonniers. L'officier médecin Koechlin révéla que le même ordre avait été donné, le même jour, dans la zone de Champagne et que le 15e régiment colonial avait mis un zèle particulier à son exécution en parvenant à exterminer complètement un poste de secours allemand avec ses blessés, infirmiers et médecins.

Comme toutes les armées du monde, les armées alliées de la Première Guerre mondiale portaient sur leurs épaules un lourd passé. Les Britanniques, précédemment, s'étaient souvent « fait la main » pour ce type d'opérations. Ils avaient incendié Washington, sans motif, en 1812 et avaient commis bon nombre d'atrocités en Irlande et en Inde. Sans doute, les Allemands avaient-ils exterminé les Hereros en Namibie, toutefois, à l'époque de la guerre en Afrique du Sud, c'étaient les Britanniques qui avaient détruit systématiquement les fermes des Boers et avaient inventé pour eux les premiers « camps de concentration »<sup>18</sup>. Les Russes s'étaient déchaînés, en 1830 et 1863, contre les Polonais et le feront encore durant la Première Guerre mondiale ; ils firent sévèrement souffrir les Lituaniens, Lettons et Polonais qui étaient à la traîne durant la retraite. En Prusse orientale, les Russes détruisirent plus de trente mille habitations en un mois d'invasion (à titre comparatif, durant les quatre années de l'occupation allemande de la Belgique, ce sont quinze mille maisons qui furent détruites). Les Américains s'étaient distingués dans le génocide des Indiens. Les Belges n'avaient pas été tendres au Congo. Quant aux Français, les guerres napoléoniennes et la répression de la Commune de Paris furent des « modèles » d'atrocités difficiles à surpasser à l'époque.

Croire, par conséquent, que durant la Première Guerre mondiale, s'affrontaient bandits d'une part et nobles chevaliers de l'autre est une thèse relevant d'une ingénuité, cependant construite avec efficacité par la propagande. Les violences, de part et d'autre, furent certainement

plus ou moins cruelles voire disproportionnées selon les circonstances, les moyens, la discipline ou les ordres impartis, mais la propagande de guerre devait pousser à croire qu'elles avaient *exclusivement* été commises par l'ennemi. Notre comportement chevaleresque connu, quant à lui, à peine quelques « bavures » commises par erreur ou inadvertance. En revanche, la déviance criminelle devint le symbole même de la seule armée ennemie.

La propagande construit l'ennemi comme celui qui commet systématiquement et volontairement des atrocités. La guerre est ainsi présentée comme un conflit entre la civilisation et la barbarie.

### L'ennemi use d'armes illégales

Dans la construction de l'imaginaire concernant l'ennemi quelques éléments doivent intervenir pour expliquer comment il lui a été quelques fois possible de remporter l'une ou l'autre victoire. Si, nous, nous faisons la guerre de façon chevaleresque – comme s'il s'agissait d'un jeu assurément dur, mais viril – en respectant les règles, l'ennemi, lui, agit différemment en refusant au contraire de les accepter.

Ce sera l'argument utilisé pour expliquer la raison de nos échecs : l'ennemi use d'armes et de moyens illégaux. Durant la Première Guerre mondiale, il y eut une âpre polémique sur l'utilisation du gaz asphyxiant. Chaque partie accusait l'autre d'avoir commencé à l'employer. Il semble avéré que ce sont les Allemands qui, les premiers, en maîtrisèrent la fabrication et l'utilisation. Les Alliés, toutefois, manifesteront une indignation un peu hypocrite, étant donné qu'eux-mêmes étaient en train de conduire des recherches dans le même but. L'usage de gaz asphyxiant était-il vraiment « barbare » ou inhumain ? Le destin des victimes d'autres armes n'était pas, sans doute, plus enviable à celui des soldats gazés, néanmoins les gaz restent, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le symbole d'une guerre « inhumaine ».

Les Allemands en outre étaient passés maîtres – à l'inverse des Alliés – dans l'art de l'utilisation militaire des sous-marins, lesquels furent également considérés comme le prototype d'une arme « malhonnête ». Le torpillage du *Lusitania*, en particulier, fut exploité et présenté par la propagande alliée comme un acte de barbarie et de piraterie. Le 7 mai 1915, une torpille lancée par un sous-marin allemand avait fait couler à pic le navire américain, causant ainsi la mort de 1200 passagers civils. Mais le *Lusitania* était en réalité un arsenal ambulatoire, ses soutes débordaient de munitions et ses innocents passagers avaient servi, sans le savoir, d'alibi à ce transport au sujet duquel, en revanche, l'Allemagne avait été bien informée. Ils avaient été utilisés par les Alliés, pour employer un terme plus actuel, comme des « boucliers humains » lors d'un transport d'armes.

Cette tragédie, comme les gaz asphyxiants, continua à faire couler beaucoup d'encre, même après la guerre et, en 1922, fut signé à Washington un traité restreignant l'usage de ces deux armes par lesquelles l'armée allemande s'était distinguée<sup>19</sup>.

### Les pertes de nos ennemis sont importantes

La construction de l'image de l'ennemi doit le présenter, dès le début de la guerre, comme le vaincu. La propagande doit donc affirmer que nos propres pertes sont très réduites mais gonfler celles de l'adversaire, montrer publiquement les prisonniers ennemis<sup>20</sup>, mais taire le fait que nos propres combattants peuvent également être détenus par l'ennemi.

La guerre de 14-18 fut déjà une guerre de communication ou, parfois, d'absence de communication. Ainsi, à peine un mois après le début des opérations, les pertes françaises avoisinaient les 313.000 morts, mais l'État-major français n'admit rien, pas même la mort d'un cheval, et ne publia jamais, au contraire des Anglais et des Allemands, une liste nominative des morts. Sans doute cherchait-il à ne pas entamer le moral des troupes et du pays, sachant que l'annonce de cette hécatombe aurait pu conduire à demander une paix honorable plutôt que la poursuite des hostilités.

La presse française exploitait les pertes allemandes, mais ne parlait pas des siennes. Le 22 avril 1917 (après une opération offensive pour percer les lignes allemandes, au cours de laquelle les pertes françaises avaient atteint en un minimum d'heures plus de 100.000 morts et blessés), alors que le député français Raffin-Dugens voulut demander au gouvernement l'importance des pertes françaises, la Chambre lui ôta la parole avant qu'il puisse terminer sa phrase<sup>21</sup>.

Même l'issue des batailles semble favorable à l'un ou à l'autre des adversaires, selon que l'on consulte les fonds français ou allemands. De cette manière, Verdun fut présenté comme une grande victoire par chacun des antagonistes. Les Allemands considéreront que ce fut un succès par le grand nombre de soldats français faits prisonniers et par la quantité importante de matériel de guerre français dont ils s'étaient emparés. *Le Kronprinz* décora les vainqueurs allemands de Verdun. De même, les Français revendiquaient Verdun comme une de leurs victoires et le *Petit Larousse*, dans l'entre-deux-guerres, disait de cette bataille :

« En 1916, pendant dix mois, les Français y repoussèrent toutes les attaques des Allemands, qu'ils décimèrent, et leur résistance au cours des batailles défensive et offensive de Verdun émerveilla l'univers [sic]. »

Quant aux Français et aux Alliés vaincus, ils furent purement et simplement passés sous silence. Ainsi pour la Première Guerre mondiale, on ne parle jamais de la bataille de Charleroi, de la prise de Maubeuge, de la grande offensive de 1917 et encore moins de la bataille de Tannenberg d'août 1914. Selon les experts, cette victoire allemande sur les Russes fut une des batailles les plus extraordinaires de tous les temps.

Le succès allemand fut tel qu'il repoussa les Russes hors d'Allemagne pour tout le restant de la guerre. Malgré cela, la presse française ignora l'existence de la bataille et feignit longtemps d'attendre l'arrivée des cosaques à Berlin<sup>22</sup>.

Ainsi ne parlait-on pas des victoires de l'ennemi mais on continuait à le considérer comme déjà vaincu.

### L'ennemi ne respecte pas la religion

Pour finir, il faut donner à notre cause un caractère sacré pour la présenter comme une croisade à laquelle on ne peut se soustraire. L'importance donnée à l'argument religieux est souvent utilisée dans la propagande de guerre. Les belligérants sont accompagnés de l'aide de Dieu, comme le rappellent dans les formules : « *Gott mit uns* », « *In God we trust* » ou « *God save the king* ».

A *contrario*, l'ennemi doit être représenté comme un mécréant, sans respect pour la religion. La propagande allemande de la Première Guerre mondiale donne à voir des officiers allemands qui visitent des églises après s'être découvert la tête avec respect. En revanche, la même propagande montre les églises détruites par les Alliés français ou russes. Avec un parallélisme absolu, la propagande française a publié un petit volume de photographies d'églises détruites par l'armée allemande<sup>23</sup> et un tableau d'Ernest Wante<sup>24</sup> représente un prêtre qui pleure agenouillé devant son église détruite par les Allemands. Dans les deux cas, l'ennemi est donc un saccageur d'églises, un mécréant.

Ce trait s'ajoute aux précédents pour construire une image épouvantable de l'ennemi : belliqueux, sadique, hors la loi et déjà vaincu. Cet ennemi est donc un être si inférieur que tout est permis à son égard. Il a perdu tous les traits du genre humain et doit être éliminé comme un animal. Ainsi, toutes les conditions sont réunies pour libérer l'esprit des combattants de leurs scrupules à abattre ou à torturer d'autres êtres humains. Une mentalité préparée avec des arguments encore utilisés par la propagande de guerre actuelle, mais qui furent expérimentés avec succès par la propagande de la Grande Guerre.

Anne Morelli (ULB)



page sept

- 1 Arthur PONSONBY, *Falsehood in War-Time*, Allen and Unwin, Londres, 1928.
- 2 Anne MORELLI, *Principes élémentaires de la propagande de guerre*, Bruxelles, Labor, 2001. Plusieurs éditions ont suivi, en français mais aussi néerlandais, espagnol, italien, allemand, portugais, japonais...
- 3 1 – Nous ne voulons pas la guerre ; 2 – Le camp adverse est seul responsable de la guerre ; 3 – L'ennemi a les traits du diable ou du « méchant de service » ; 4 - C'est une cause noble que nous défendons et non des intérêts particuliers ; 5 – L'ennemi provoque intentionnellement des atrocités ; nous ne pouvons commettre que des « bavures » involontaires ; 6 – L'ennemi use d'armes illégales ; 7 – Les pertes de l'ennemi sont importantes, les nôtres sont faibles ; 8 – Les artistes et les intellectuels sont acquis à notre cause ; 9 – Notre cause a un caractère sacré ; 10 – Ceux qui mettent en doute la propagande sont des traitres.
- 4 *Le Matin*, 1er août 1914.
- 5 Voir John HORN, « Les mains coupées : atrocités allemandes et opinion française en 1914 », in Jean-Jacques BECKER et al. (éds.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Collin, 1994, pp. 133-146 et, dans le même ouvrage, la contribution d'Alan KRAMER, « Les atrocités allemandes : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande ».
- 6 *Tragedy of Lord Kitchner*, (vers 1920), cité par Georges DEMARTIAL, *La guerre de 1914. Comment on mobilisa les consciences*, UDC, Editions des Cahiers Internationaux, Rome-Paris-Genève, 1922, p. 58.
- 7 Suzanne TASSIER, *La Belgique et l'entrée en guerre des États-Unis, 1914-1917*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1951.
- 8 Commission pour le secours à la Belgique.
- 9 Il s'agissait de charger de farine et de lait concentré un bateau qu'une affiche de propagande représentait, dans l'attente de son arrivée, par une foule de petits enfants belges. Sur une autre affiche, on pouvait voir une petite fille traînée par un soldat allemand coiffé d'un casque à pointe... le slogan en était : « Pour le quatrième emprunt de guerre américain ! »
- 10 Francesco Saverio NITTI, *Scritti politici*, vol. 4, *Rivelazioni*, Bari, 1963.
- 11 Voir, pour exemple, le *Journal* du 10 septembre 1914 qui réunit en un seul récit quasiment tous ces lieux communs. Le soldat allemand, à la fin, s'éloigne en buvant le lait des biberons des nouveaux-nés qu'il venait d'égorger sous les éclats de rire de ses camarades.
- 12 Lady Northcliffe était la femme d'Alfred Northcliffe (1865-1922), un journaliste, fondateur du *Daily Mirror* et devenu directeur de la propagande anglaise durant la Première Guerre mondiale.
- 13 Arthur PONSONBY, *op. cit.*
- 14 George DEMARTIAL cite un recueil de témoignages publiés en 1915 par le ministre autrichien des Affaires étrangères, un ouvrage du major Stupnagel, un *Livre Noir* publié par l'Association Richard Wagner pour l'Allemagne du Nord.
- 15 Le tract est reproduit en fac-similé dans l'ouvrage de R. BOUCARD, *Les secrets du G.O.G. (Grand Quartier Général)*, les Editions de France, Paris, 1936, p. 172.
- 16 Une certaine madame Weber signalée dans *Le Matin* du 15 octobre 1914.
- 17 *La Vague*, 18 novembre 1920.
- 18 Plus de vingt mille femmes et enfants moururent dans ces camps où la mortalité sera supérieure à 50%.
- 19 « Traité du 6 février 1922 relatif à l'emploi des sous-marins et des gaz asphyxiants en temps de guerre », texte reproduit dans Louis LE FUR et Georges CHKLAVER, *Recueil de textes de droit international public*, Paris, 1934, p. 711 et suiv.
- 20 *Miroir*, 24 octobre 1915.
- 21 Cité par Georges DEMARTIAL, *op. cit.*, p. 139.
- 22 Texte de Maurice Barrès en date du 8 septembre 1914, cité par Georges DEMARTIAL, *op. cit.*, p. 139.
- 23 *Les églises martyres – œuvre de la « Kultur » allemande – , cartes postales détachables*, s.l., s.d.
- 24 Peintre belge (1872-1960), spécialisé dans les fresques historiques, patriotiques et religieuses.

# Autour de Langston Hughes (2<sup>ème</sup> partie)

par Raphaël Schraepen

Dans le numéro précédent, nous avons évoqué la compositrice classique Florence Price, qui a mis en musique certains poèmes de Langston Hughes. D'autres, plus ou moins issus du mouvement *Harlem Renaissance* ont suivi.

## Margaret Bonds

Originaire de Chicago, Margaret Bonds (1913-1972) fut d'abord pianiste. À l'âge de vingt ans à peine, elle interpréta le concerto pour piano de Florence Price, justement, avec le *Women's Symphony Orchestra Of Chicago*. Elle étudia la composition, avec Price notamment, mais aussi avec la fameuse Nadia Boulanger qui fut une « mentor » pour nombre de compositeurs du XX<sup>e</sup> siècle dont certains marquèrent leur époque (Aaron Copland, Darius Milhaud, Astor Piazzola et même Philip Glass, entre autres). Boulanger demanda un travail à Bonds, et elle choisit la mise en musique du poème de Hughes *Negro Speaks Of Rivers*. Ce fut le début d'une amitié durable entre la musicienne et l'écrivain.

Les œuvres de Margaret Bonds quittent assez vite le terroir purement classique pour s'aventurer davantage vers les contrées proches du jazz, du gospel, ou de l'*Art Song*. Je ne connais guère d'équivalent français à cette expression typiquement anglo-saxonne d'« Art Song ». « Chanson d'art » ? « Chanson artistique » ? Ou, comme on dit chez nous, la « bonne chanson » par rapport à la chanson de variété ? Pas vraiment. Ce qu'on appelle ici la « bonne chanson française », soit celle de ceux dont on ressort régulièrement les noms, Jacques Brel, Georges Brassens, Serge Reggiani, Francis Lemarque, Jean-Roger Caussimon, Léo Ferré, ne se confond pas vraiment avec l'*Art Song* – sauf peut-être certaines compositions du dernier cité. Cette petite forme s'apparente plus au lied schubertien, elle sous-entend une stricte formation classique mise au service d'un texte réputé de qualité, et elle induit une relative facilité d'écoute.

Ne soyons pas étonnés si les *Art Songs* de Margaret Bonds proviennent régulièrement des poèmes de Langston Hughes, notamment ceux qui traitent du rêve. Mais avant les rêves, faisons connaissance avec un brillant collègue de Mme Bonds.

## William Grant Still

Voici une autre figure importante de la musique classique noire américaine, qui revendique son origine africaine. Bien que né dans le Mississippi et mort en Californie, William Grant Still (1895-1978) a participé au mouvement de la *Harlem Renaissance* peu après sa rencontre à New York avec Edgard Varèse qui allait lui enseigner la composition.

Nombreux sont les compositeurs qui, dans les années vingt et trente, ont intégré le jazz à la musique classique. Le nom de George Gershwin (avec sa *Rhapsody In Blue*) vient immédiatement à l'esprit, mais il y eut aussi Darius Milhaud (*La Création du Monde*), George Antheil (*Jazz Symphony*), John Alden Carpenter (*Krazy Kat*, d'après la bande dessinée !), pour ne citer que les Américains. Pourtant, peu d'entre eux possédaient réellement l'idiome jazz. William Grant Still était l'un d'eux. Cela s'entend aisément dans son œuvre symphonique figurative *A Deserted Plantation*. Il n'avait pas oublié non plus d'autres racines africaines, comme dans son *Afro-American Symphony*, ou dans un opus plus tardif pour orchestre occidental et harpe africaine, *Ennanga*, de 1956. Au mitan du XX<sup>e</sup> siècle, c'est d'ailleurs l'aspect figuratif qui le desservit dans cette période ultra théorique quasi dictatoriale.

Still écrivit beaucoup pour la voix, notamment plusieurs opéras dont l'ultime, *Highway 1, USA* (1962) n'eut pas le succès qu'il escomptait. Il en conçut un peu d'aigreur : comment *Porgy and*

*Bess* a-t-il pu avoir plus de succès que son opéra plus ethniquement authentique ? Il mit également en musique des poèmes de Langston Hughes, mais quand il s'est agi d'écrire un livret pour un opéra, après une tentative désastreuse dans les années trente (*Troubled Island* qui eut deux auteurs différents et dont la cohérence en souffrit), c'est Kurt Weill que ce dernier choisit. Le résultat en fut le très excitant *Street Scene*.

## Le thème du rêve

Le rêve tient une place extrêmement importante dans l'œuvre de Langston Hughes, et ce dès le début. Il ne s'agit pas d'onirisme mais bien d'une préfiguration du « *I have a dream* » prononcé par Martin Luther King au début des années soixante. Le rêve ici est bien un but à atteindre. Et si on l'abandonne, si on le « diffère » même, on ouvre la porte à la catastrophe, au mal-être, on laisse les autres s'occuper de soi, rarement pour le meilleur. C'est le sujet d'un poème extrêmement dur dans son évocation : *A Dream Deferred*. Je me permets une traduction personnelle :

Qu'arrive-t-il à un rêve différé ?

Est-ce qu'il se dessèche  
Comme du raisin au soleil ?  
Ou suppure-t-il comme une plaie  
Et puis s'en va-t-il ?  
Est-ce qu'il pue comme de la viande pourrie ?  
Ou se couvre-t-il de croûtes, saupoudré de sucre  
Comme un bonbon sirupeux ?

Peut-être qu'il ne fait que s'affaisser  
Comme un lourd chargement.

Ou bien, est-ce qu'il explose ?

Ce type de poème convient davantage à du *Talking Blues*, voire du *Talking Jazz*, qu'à de la musique classique, ce qui explique la collaboration, à la fin des années cinquante, entre Hughes et le contrebassiste Charles Mingus. À cet égard on ne peut que recommander l'album *Weary Blues* de 1958, crédité aux deux hommes et à l'arrangeur Leonard Feather. Cinquante ans plus tard, l'ensemble de jazz *Washington Musica Viva* a donné un spectacle autour de cet album, tout en ajoutant d'autres poèmes qui ne figuraient pas sur le disque, notamment une interprétation saisissante de *A Dream Deferred* lu par la volcanique comédienne Holly Bass.

Entre le classique et le jazz, mais sans qu'il s'agisse de croquer commercial, citons Erik Santos, artiste multiple né en 1967. En 2002, il a composé la suite *Dreamer* basée sur huit poèmes de Langston Hughes, pour voix, piano et harpe. Les deux instruments sont par moments utilisés comme percussions et les vingt-cinq minutes que dure cette œuvre réservent de belles surprises sonores.

## Le thème de l'eau

Thème récurrent dans le gospel, l'eau est utilisée de manière symbolique, mais aussi, chez des interprètes plus fervents, elle est considérée dans son sens premier, comme élément purificateur. Une des chansons les plus frappantes à cet égard est le traditionnel *Wade In The Water* popularisé en 1946 par le *Golden*

*Gate Quartet* mais publié pour la première fois dans un recueil de chansons anonymes en 1901. *Wade in the water* : « descends dans l'eau », pour le baptême si on prend le texte au pied de la lettre. On dit que (légende rurale ?) cette chanson était aussi entonnée comme guide pour les esclaves fuyards : allez dans l'eau, les chiens ne vous retrouveront pas. Les couplets contiendraient des « codes » de survie.

Le Roi Jones (1934-2014), un des successeurs spirituels de Langston Hughes, en donne une version encore différente dans un *Talking Blues* apparemment sans titre mais qui commence comme ceci : « *At the bottom of the Atlantic Ocean there's a railroad made of human bones* ». Une traduction littérale en est impossible puisque le terme « chemin de fer » ne recouvre pas la réalité de la « route de rails ». Cette route, au fond de l'Atlantique, est faite des ossements des esclaves morts ou tués lors de leur déportation par bateau vers le Nouveau Monde. Aussi, quand à la fin de ce *Talking Blues*, Le Roi Jones entonne *Wade In The Water*, la chanson prend encore une tout autre signification.

## Mais encore

On trouve encore des collaborations directes de Hughes avec le jazz, notamment sur un album du pianiste Randy Weston. Si on suit cette route, on tombera souvent avec bonheur sur des artistes proches : Max Roach, Abbey Lincoln, Melba Liston... Ce n'est que le début du chemin. Mais si on cherche, en français, des livres de ou sur Hughes, la moisson risque d'être plus rachitique. Il semble bien que cet immense artiste soit encore bien négligé en régions francophones.

### À lire...

Sur le mouvement *Harlem Renaissance* : • COLLECTIF, *Harlem 1900-1935, De la métropole noire au ghetto, de la renaissance culturelle à l'exclusion*, ed. Autrement (1993).

De Langston Hughes : • *Histoires de Blancs (nouvelles)*, ed. Complexe (1985). Il n'existe actuellement AUCUN recueil de poèmes de Hughes en français ! Si on lit l'anglais, on peut commencer par : *The Langston Hughes Reader*

De Le Roi Jones : • *Le Peuple du Blues*, Folio (1997)

### À écouter...

• Maria CORLEY (piano), *SOULSCAPES – Piano Music by African American Women*. Oeuvres de L. Viola Kinney, Valerie Capers, Undine Smith Moore, Florence Price, Zenobia Powell Perry et Margaret Bonds, disques Albany.

• William Grant STILL, *Afro-American Symphony – In memoriam – Africa*. Fort Smith Symphony, dir.: John Jeter, disques Naxos.

• Erik SANTOS, *Dreamer*. Erik Santos (voix), Patricia Terry-Ross (harpe), Sandy Nordhal (piano). Sur l'album « DREAMER – A Portrait of Langston Hughes », avec aussi des art songs de Robert Owens, John Musto, William Grant Still, Hale Smith, Margaret Bonds, Ricky Ian Gordon, Florence Price, Kurt Weill, Harriette Davison, Jean Berger et Harry T. Burleigh, disques Naxos.

• Charles MINGUS, *Langston HUGHES et Leonard FEATHER, Weary Blues*, disques Verve.

• Kurt WEILL, *Street Scene. Concert Performance at the Hollywood Bowl (1949)*, dir.: Izler Solomon, disques Naxos.

• Randy WESTON, *Uhuru Africa (épuisé et hors de prix sur Amazon, on peut se rabattre sur : African Cookbook, disques Atlantic)*.

• Abbey LINCOLN, *Abbey Is Blue*, disques Riverside.

### À voir et écouter sur Youtube:

• Langston Hughes – *The Weary Blues* on CBUT, 1958. Hughes récite sur background live de Jazz pour la télévision de Vancouver.

• « *The Weary Blues* », Langston Hughes/Charles Mingus. Performance avec Holly Bass.

• Le Roi Jones – *At the bottom of the Atlantic Ocean there's a railroad made of human bones*. Scandé par l'auteur.

# Du sable, du sang, de la violence et du grand mensonge

par Jean-Paul Bonjean

Les guerres ont toujours inspiré de grands récits qu'ils soient épiques ou d'horreur. En 2004 l'auteur part combattre en Irak sous le drapeau américain, manière pour lui de « voir le monde ». Il en reviendra avec les hantises des anciens soldats et toutes leurs difficultés à se réadapter à un monde qui ne les comprend pas. Dur apprentissage !

« La guerre s'introduit dans mes rêves cet été-là, et me révéla son seul et unique but : continuer, tout simplement continuer. » En personnifiant la guerre dans la conscience du narrateur, Kevin Powers confère une touche poétique à un récit en partie autobiographique qui n'est construit que de sable, de sang, de violence et du grand mensonge.

La solitude dans laquelle finit par s'enfermer le soldat au retour de sa mission irakienne confine à la pathologie. Taraudé par l'image de son ami qu'il n'a pas pu ramener avec lui, Bartle vit l'impossibilité de communiquer avec son entourage, y compris la mère de Murph qui lui avait fait jurer qu'ils rentreraient tous les deux vivants.

Tissé d'aller-retour entre l'après-guerre et les combats, le récit pose la question de la responsabilité au regard d'un désir de liberté. « Je finis par me rendre compte que la liberté ne se résumait pas à une absence de responsabilité ». En travaillant le squelette de l'âme et sa brume de chaleur, l'auteur nous fait traverser l'enfer d'une initiation dont le prix est toujours trop élevé.

Kevin Powers, *Yellow birds*, Livre de poche, 2014, 7,40 €



## Le dernier voyage d'Ana Non

par Philippe Glesener

Destiné à une carrière de juriste au départ d'Almeria,

l'auteur, Augustin Gomèz-Arcos découvre au contact des milieux littéraires de Barcelone sa vocation pour la littérature et le théâtre.

Mais, poursuivi par la censure franquiste pour ses prises de position comme acteur et pour ses écrits, il se réfugie d'abord à Londres, puis à Paris en 1968, où il obtient de nombreux prix littéraires ainsi que sa citation en 1995 à l'Ordre des Arts et Lettres de France pour l'ensemble de son oeuvre qui fait désormais partie des programmes de l'enseignement officiel de ce pays.

« Ana non » est l'expression de résistance encourageante que s'est donné Ana Paücha à chaque fois qu'elle rencontre, qu'elle se butte, qu'elle s'oppose ou qu'elle se révolte contre toute espèce de contrariété, de souffrance ou d'injustice qui entrave sa détermination à re-

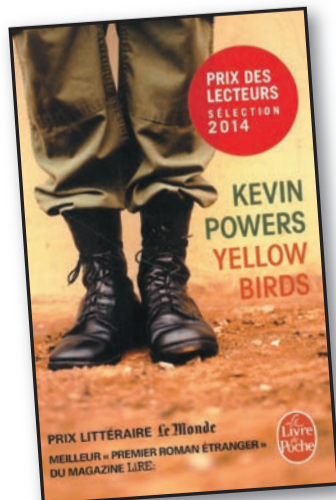
trouver le plus jeune de ses fils, enfermé à perpétuité dans les prisons franquistes du nord de l'Espagne.

Le mari et les deux fils aînés sont morts à la guerre.

Lorsqu'elle ferme derrière elle la porte de sa maison, le voyage inquiétant, que cette veuve brisée mais entêtée de 75 ans entreprend à pied en suivant la ligne de chemin de fer qui va vers le Nord (pour être sûre d'y arriver) est à la fois un voyage d'amour et de mort, d'initiation et de connaissance.

Ce très beau livre (qui a remporté à lui seul trois prix littéraires : « *Livre Inter* » ; « *Société des Gens de Lettres* » ; « *Roland Dorcelès* ») évoque ces si nombreuses silhouettes endeuilées à vie qui animaient furtivement les ruelles des villages espagnols et dont la mémoire de ce qu'elles ont vu et vécu s'en va désormais, avec elles.

Agustín Gomèz-Arcos, *Ana Non*, Stock, 1977





# La Bibliothèque George Orwell présente

par Jérôme Delnooz et Michel Recloux, bibliothécaires

 • **Éric Toussaint, Patrick Saurin (préf.), Bancocratie**, Aden, CADTM, 2014, 24 €

Dans cet ouvrage, l'auteur, historien et politologue, fournit une analyse critique de l'évolution du secteur bancaire et de ses dérives. À travers une approche contemporaine, mais aussi à l'aide de nombreux exemples historiques, il démontre (et démonte) le cycle infernal dans lequel nous sommes plongés depuis 2008 : déréglementation excessive, manœuvres illicites des banques, crise financière majeure, renflouement du secteur au moyen d'argent public, puis politiques d'austérité par ces mêmes États sauveurs pour rééquilibrer leur dette publique... et toutes leurs conséquences dévastatrices au niveau social. En plus de donner des clés de compréhension vulgarisées, l'auteur se veut revendicatif et suggère des alternatives afin de contrer l'hégémonie du système financier.

• **Sabino Cassese, Éric Vial (trad.), L'Italie, le fascisme et l'État : continuités et paradoxes**, éditions Rue d'Ulm, 2014, 22 €

Le modèle d'État fasciste a-t-il existé dans les faits ? Telle est la surprenante question de départ que pose au lecteur Sabino Cassese. Loin d'en être convaincu, l'auteur s'efforce tout au long de son développement de mettre en évidence les nombreuses contradictions internes du régime mussolinien. En confrontant le discours idéologique à la structure réel de l'État, l'auteur relativise le caractère révolutionnaire, corporatiste et totalitaire du fascisme et neutralise un certain nombre d'idées reçues à son sujet. L'histoire des institutions césaristes proposée par l'auteur, ancien ministre et spécialiste de l'administration, permet également d'aborder l'héritage et les conséquences du fascisme sur le système démocratique italien.

• **Christophe Loviny, Aung San Suu Kyi : un portrait en mots et en images**, Michel Lafon, 2014, 22,70 €

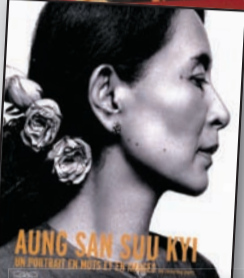
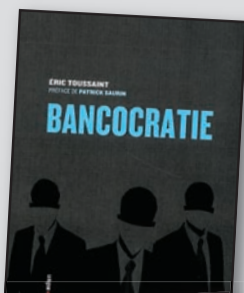
Christophe Loviny, photoreporter amoureux de l'Asie du Sud-Est, est à l'origine de cette biographie d'Aung San Suu Kyi. Parsemé d'éléments factuels, de citations, de témoignages (de l'opposante birmane elle-même, de membres de sa famille, et de personnalités politiques de premier plan), ce portrait intime privilégie cependant la narration par l'image (des photographies de presse, des archives personnelles, etc.). Il en ressort donc un beau livre-objet et un hommage au ton complaisant assumé qui contribue au travail de mythification de ce prix Nobel de la Paix.

• **Robert Giraud, La Seconde Guerre mondiale - des origines à la Victoire**, Flammarion, Castor Doc, 2014, 8,60 €

Ce livre pour la jeunesse, illustré, retrace toute l'histoire du conflit. Une première approche des origines de cette guerre et de ses suites (ONU, décolonisation...).

• **Corinne Torrekens, Carla Mascia, François Ghesquière [et al.], La politique d'intégration en Région wallonne et à Bruxelles : acteurs, enjeux et perspectives**, Academia, L'Harmattan, 2014, coll. Cahiers Migration, n°43, 22 €

En février dernier, le gouvernement wallon approuvait le décret relatif au parcours d'accueil pour les primo-arrivants. Le livre présenté ici, fruit d'une collaboration entre des groupes de recherche de l'ULB et de l'ULg, peut constituer un bon point d'entrée pour s'imprégner de certains enjeux qui traversaient cette décision politique. En effet, ce « Cahiers migration » propose une étude poussée des acteurs (hommes politiques, opérateurs parapublics), des philosophies (et des débats les sous-tendant) et des instruments (lois, décrets, politiques) de



l'intégration dans la partie francophone du pays mais aussi dans une perspective européenne. En somme, un support scientifique des plus pertinents pour appréhender le modèle wallon et bruxellois de citoyenneté multiculturelle de demain.

• **Jean Bricmont, La République des censeurs**, L'Herne, 2014, 15 €

Pour l'auteur, la liberté d'expression n'est pas suffisamment défendue dans notre société. Cette carence alimente de nombreux conflits identitaires et entretient un climat non constructif de stigmatisation des auteurs polémiques. Cet ouvrage passe en revue, et souhaite se distancier, des arguments invoqués parfois à tout-va pour justifier la censure, notamment « la lutte contre l'antisémitisme » et « l'incitation à la haine ». L'auteur se montre aussi très critique envers les lois mémorielles qui entraîneraient de nombreux abus, et pointe les limites du combat des anti-racistes. Pour illustrer son propos, il revient sur des exemples de censure ayant frappé des extrémistes tels que Reynouard, mais aussi des intellectuels de gauche comme Chomsky. L'approche de Jean Bricmont est assez iconoclaste.

• **Chemineau et Piatzszek, Les Premiers**, Casterman, 2014, 17 €

La région de Perpignan est secouée par d'étranges faits divers : plusieurs personnes sont kidnappées et d'inquiétantes silhouettes sont aperçues sur les lieux des disparitions. Le gendarme Benjamin Lesnick et son peloton mènent l'enquête, mais les forces de l'ordre sont rapidement dépassées par la tournure que prennent les événements. Cette BD de Chemineau et de Piatzszek se révèle un bon polar saupoudré de fantastique. Une lecture de second niveau permet en outre d'entrevoir une symbolique pleine d'actualité derrière la trame principale : et si en cette période de crise interminable, l'Homme, repoussé dans ses ultimes retranchements, devait en revenir à ses fondements les plus primitifs et les plus sauvages pour assurer sa survie dans cet environnement hostile ? L'hypothèse n'est peut-être pas aussi saugrenue que cela... D'ailleurs, les auteurs s'inspirent librement des travaux scientifiques d'une préhistorienne française.

• **Peter Kuon, L'écriture des revenants : lectures de témoignages de la déportation politique**, Kimé, 2013, 28 €

Étude de textes, du corpus en langue française de Mauthausen, qui ne sont pas issus de la partie émergée de l'iceberg de la littérature lazaréenne (Primo Levi, Jean Cayrol, Charlotte Delbo...). L'auteur propose ici une méthode de lecture qui met en avant l'intérêt subjectif de chacun des écrits de rescapés des camps. De plus, il est toujours intéressant de croiser les témoignages, pour éclairer les non-dits des uns par les dits des autres. Pour un public philologue.

• **Benoît Pouvreau (dir.), Les graffitis du camp de Drancy : des noms sur des murs**, Snoeck, 2014, 30 €

Durant l'été 2009, 76 nouveaux graffitis sur carreaux de plâtre ont été mis à jour sur les murs du camp de transit de Drancy. Ils sont reproduits ici ainsi que d'autres, découverts précédemment. Émouvant. Des traces de vie, des noms, des dates, des encouragements, et aussi du désespoir.

• **Nicolas Martin et Eloi Rousseau, L'Art face à l'histoire, Palette...**, 2014, 24 €

Les éditions Palette nous offrent ici un beau livre d'art accessible. France oblige, les premiers événements choisis concernent la Révolution française. Le livre se termine par les œuvres de Banksy en 2005 sur le mur de séparation entre Israël et les Territoires palestiniens. Art et Histoire. À mettre dans toutes les mains des enfants dès 8 ans.

## Réception des Somnambules de Christopher Clark dans l'historiographie allemande

par Jean-Louis Rouhart

En Allemagne également, le livre de l'historien austro-allemand Christopher Clark sur les causes de la Grande Guerre a connu et connaît encore un certain retentissement. On sait que l'auteur veut démontrer que la Première Guerre mondiale est le résultat de méfiances mutuelles, d'erreurs d'appréciation, de pannes de communication, de velléités d'expansion et de tendances nationalistes dans le chef de tous les belligérants. Pour lui, le déclenchement de la guerre n'est pas dû uniquement à la politique militariste et belliqueuse de la seule alliance austro-allemande.

La thèse de Christopher Clark, qui tend à relativiser la responsabilité de l'Allemagne, s'oppose à la théorie développée dans les années 60 par l'historien allemand Fritz Fischer qui, dans son ouvrage *Griff nach dem Weltall* (« Domination de l'univers »), montrait que l'Allemagne, poursuivant des visées impérialistes, avait sciemment déclenché la guerre. Elle va également à l'encontre de l'idée plus récente, répandue dans les manuels scolaires en RFA, selon laquelle l'Allemagne se serait sentie menacée par les puissances qui l'entouraient et auraient déclenché une guerre préventive.

Il est remarquable de constater que la thèse de Christopher Clark, qui diminue pourtant fortement la culpabilité de l'Allemagne dans l'origine du conflit, rencontre certaines critiques de la part des historiens allemands.

Ceux-ci louent certes l'originalité de la démarche, le travail de recherche minutieux et nuancé de Christopher Clark, le recours à de nouvelles sources d'origines très diverses et les rapprochements qu'il tente d'établir avec l'actualité. Ils regrettent toutefois que Clark fasse la part trop belle à l'Allemagne, sous-estime l'influence des militaires allemands (Volker Ullrich) et n'insiste pas sur l'attitude agressive de l'Autriche-Hongrie face à la Serbie ni sur la politique aventureuse de l'Allemagne, encline à encourager son alliée à intervenir dans cette même Serbie (Gerd Krumeich, Ste-

fan Reinecke). Ils déplorent également que l'invasion de la Belgique neutre soit présentée plutôt comme une erreur d'appréciation que comme un crime (Stefan Reinecke) et que l'auteur n'ait pas suffisamment mis l'accent sur l'idée fautive que les futurs belligérants se faisaient de la guerre en 1914 (Gerd Krumeich).

Au-delà de la question de la responsabilité morale dans le déclenchement des hostilités – nous laissons ici de côté les atrocités commises durant cette guerre –, nous pensons, comme l'historien Andreas Kilb, que les événements décrits dans l'ouvrage mettent en exergue non seulement l'action destructrice des hommes qui tentent de s'accrocher à leur couronne et à un pouvoir suranné mais aussi les conséquences dramatiques que représente l'extension sans limite de conflits régionaux, en 1914 comme de nos jours.

- 1 A *Die Schlafwandler, Wie Europa in den Ersten Weltkrieg zog*. Aus dem Englischen von Norbert Juraschitz. München, DVA, 2013. Version française : Christopher CLARK, *Les somnambules. Été 1914 : Comment l'Europe a marché vers la guerre [The Sleepwalkers : How Europe Went to War in 1914]*, Paris, Flammarion, 2013.
- 2 Par exemple Holger AFFLERBACH, « Schafwandelnd in die Schlacht », *Spiegel*, n° 39 du 24 septembre 2012, p. 50-51.
- 3 Volker ULLRICH, « Zündschnur und Pulverfass. Das Buch des britischen Historikers Christopher Clark «Die Schlafwandler» ruft neue Debatten über die Schuld am Ausbruch des Ersten Weltkriegs hervor. Müssen wir das Bild von der deutschen Hauptverantwortung für den Krieg revidieren? », in *Die Zeit* 38/2013 du 17 septembre 2013.
- 4 Gerd KRUMEICH, « Schlafwandelnd in die Urkatastrophe? Zu Christopher Clarks Bestseller », *geschichte für heute – Zeitschrift für historische-politische Bildung*, 2/2014. Également sous [www.lernen-als-der-geschichte.de/Lernen-und-Lehren/content/11685](http://www.lernen-als-der-geschichte.de/Lernen-und-Lehren/content/11685).
- 5 Stefan REINECKE, « Eine Katastrophe ohne Autor », *Die Tageszeitung*, 4 septembre 2013.
- 6 Andreas KILB, « Ausbruch des Ersten Krieges. Die Selbstzerstörung Europas », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 9 septembre 2013.

### « Mémoires de guerre » aux Belles Lettres

La collection « Mémoires de guerre » a pour but de publier des textes inédits ou oubliés d'écrivains, de journalistes, de soldats sur les conflits qu'ils ont vécus. Celle-ci a débuté à l'automne 2012 avec la publication de deux auteurs majeurs : Curzio Malaparte et Winston Churchill.

Dans *La Volga naît en Europe* (2012, 17 €), qui n'avait pas été républié depuis 1948, Curzio Malaparte relate son expérience de correspondant de guerre pour le journal *le Corriere della Serra* sur le front russe durant le second conflit mondial, du côté allemand et italien.

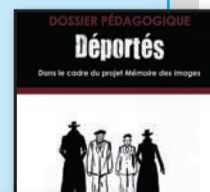
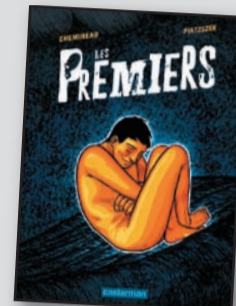
*Le Livre d'Élise* (2014, 14 €) est le récit d'une rescapée du génocide des Tutsi au Rwanda, Élise Rida Musomandera. Orpheline à 10 ans, elle crie ici toute sa rage et montre tout son courage pour (re)construire sa vie.

Après avoir écrit *Le Désert des Tartares*, Dino Buzzati est envoyé sur les mers avec l'armée italienne par le *Corriere della Serra* pour rédiger des dépêches de la guerre navale méditerranéenne contre les Anglais. Trois ans de batailles et de vie à bord d'une boîte en fer réunis sous le titre *Chronique de la guerre sur mer* (2014, 24 €).

• Les outils pédagogiques « La Mémoire des Images » des ASBL La Besace et Anotherlight

Dans le cadre de son projet « Mémoire des Images », qui vise à perpétuer le devoir de mémoire chez les jeunes de 10 à 13 ans, l'ASBL La Besace a produit plusieurs documents pédagogiques. Tout d'abord, des DVD contenant des courts métrages dans lesquels trois personnes reviennent sur leur vécu durant la Seconde Guerre mondiale. Le but étant de faire émerger, à travers ces témoignages, des « je » autour d'une thématique précise. Un dossier pédagogique est fourni en complément et permet de prolonger ce triple point de vue par écrit et en image (récit, photos et archives personnelles, dessins), mais également d'expliquer plus en détails certaines notions de la grande histoire. Après les opus intitulés *Stalag*, *Frontières*, *Clandestins*, la Bibliothèque a fait l'acquisition de *Absences* et de *Déportés* (dans lequel intervient notamment Paul Brusson).

Pour vous les procurer, contactez la Besace, avenue de la toison d'or, 84-86 à 10060 Bruxelles, [www.labesace.be](http://www.labesace.be), 02/500 50 70.



# « Mots »

Par Henri Deleersnijder

## Guerre

On l'avait pourtant dit et répété à l'envi que ce serait la « der des ders ». Pensez donc. Après la boucherie de 14-18, qui vit des peuples européens s'entretuer comme jamais et leur continent s'engager dans une longue descente aux enfers, le retour de la guerre n'était décidément plus possible. Le Pacte de la SDN, qui constituait le préambule du traité de Versailles imposé à l'Allemagne en 1919, entendait d'ailleurs régler pacifiquement les conflits entre nations et, mieux encore, conduire le monde vers un désarmement général. On sait qu'il n'en fut hélas rien.

Devançant la commémoration du début de la Grande Guerre, les Territoires de la Mémoire inauguraient, le 8 mai à la Cité Miroir, leur nouvelle exposition permanente « Plus jamais ça ! », proposant à un large public un « Parcours dans les camps nazis pour résister aujourd'hui ». Bref, en cette année 2014, mettre la guerre hors-la-loi était devenu le leitmotiv de quantité d'associations d'éducation citoyenne et de discours politiques magnifiant le retour de l'entente entre pays.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes de constater que cette même année a vu la multiplication ou l'intensification de conflits armés. Ce fut le cas en Libye, Centrafrique et au Mali. Ce le fut aussi en Syrie, Irak et à Gaza. Et, *last but not least*, en Ukraine. Ainsi donc, resurgissait le fracas des armes dans une Europe qui, depuis 1945 et en dépit du violent éclatement de la Yougoslavie dans les années 90, se croyait désormais épargnée des affres de toute conflagration. La fin de l'Histoire – au sens hégélien du terme –, annoncée par Fukuyama au lendemain de la chute du mur de Berlin, s'en trouve dès lors à nouveau remise à plus tard. C'est que Mars a plus d'un tour dans son sac : qui aurait pu imaginer qu'y logeait encore, prête à exploser, la dynamite des fondamentalismes religieux ? Sans parler de l'hydre des plus virulents nationalismes, eux-mêmes taraudés par des ressentiments recuits et des volontés de vengeance débouchant sur les pires actions terroristes.

Mais en matière militaire, les temps ont bien changé : la guerre ne se déclare plus comme en 1914 ; les populations civiles sont de plus en plus sujettes aux pires massacres ; les armées sont en passe d'être robotisées, les drones préfigurant les « cyberguerres » du futur. À quoi il convient d'ajouter un des traits les plus marquants des hostilités en cours dans le monde : les acteurs non étatiques prolifèrent en maints endroits, rendant les affrontements asymétriques. Le fait se vérifie particulièrement dans la poudrière du Moyen-Orient.

Ah ! si les hommes pouvaient utiliser leur sagacité à d'autres fins que celle de la mort ! Ils pourraient de la sorte mettre en place des processus de paix, nourris d'un désir de justice et du souci premier de faire prévaloir le droit. De grandes figures historiques telles que Gandhi et Mandela, conscientes de ce que combattre le mal par le mal s'avère à terme démocratiquement illusoire, y sont parvenues, faisant de la non-violence active une redoutable technique de lutte. Ce sont là des héros exemplaires susceptibles de contrecarrer, chez certains jeunes désarmés, les appels à la haine, notamment distillés par les réseaux sociaux. Internet remplaçant le son du tambour ? On n'est jamais assez prudent face aux usages liberticides des nouvelles applications du numérique. Il ne faudrait pas, en effet, qu'en cette année d'inflation commémorative l'on se mette à tuer Jaurès une seconde fois... ••

## Le Projet Démocratie

Par Olivier Starquit

Tel est le titre en anglais du dernier opus de David Graeber publié en français sous le titre *Comme si nous étions déjà libres*<sup>1</sup>. Avant tout, rappelons que David Graeber est un anthropologue et militant anarchiste, auteur de *Dettes, 5 000 ans d'histoire* (paru aux Liens qui Libèrent) qui préconisait d'effacer l'ardoise de l'endettement, et, entre autres, le promoteur du mouvement Occupy Wall Street. Le titre original de l'ouvrage permet en effet de mieux percevoir l'ampleur du propos de l'auteur.

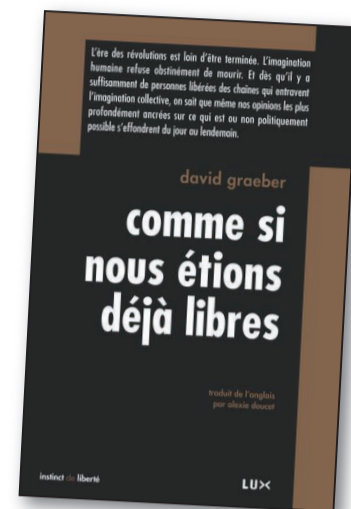
Si, initialement, David Graeber donne l'impression de s'atteler à une description du mouvement Occupy Wall Street, de son apparition, de sa gestation et de sa portée, notamment en revenant sur les prémices et la manière dont le mouvement s'est constitué et en dévoilant comment ils ont abouti à leur slogan fédérateur (*We are the 99%* qui, en passant, réaffirme la prégnance et la vitalité de la lutte des classes volontiers rendue invisible par les tenants du statu quo), David Graeber accumule bien vite et avec beaucoup d'humour une multitude de faits, de données et d'analyses qui ont tôt fait d'élargir le champ et de montrer l'ampleur de la confiscation de la démocratie. Ainsi, sous couvert de présenter un manuel pratique et concret sur la meilleure manière de mener à bien un tel projet d'action directe (bref florilège des questions abordées : faut-il accepter d'avoir un contact avec la police ? comment faire avec les personnes qui perturbent une assemblée pour une raison ou une autre ? jusqu'à quel point peut-on avoir confiance dans la gauche progressiste ? fallait-il formuler des demandes précises et ainsi contribuer à la perpétuation du système politique existant ? pourquoi le mouvement impulsé par une jeunesse éduquée mais endettée a-t-il trouvé un écho dans la classe ouvrière américaine ?), il en vient rapidement et aisément à poser que les mouvements qui ont fleuri tant en Europe qu'aux États-Unis en passant par le Canada et le monde arabe sont la poussée d'une conception alternative de la politique, de la création d'une culture démocratique, de « la renaissance de l'imaginaire révolutionnaire, que les idées reçues ont depuis longtemps déclaré mort<sup>2</sup>. »

Face à la servilité des élites politiques actuelles pratiquement au service exclusif des plus riches et des plus puissants et face à l'impossibilité pour les mécanismes de nos systèmes dits démocratiques à résoudre voire à endiguer les crises dans lesquelles nous enfonçons le capitalisme (impossibilité qui découle de cette confiscation du processus démocratique), il voit dans les mouvements des Indignés ou d'Occupy la possibilité même d'une « révolution » (non pas le « Grand Soir » mais un processus qui transforme « nos conceptions de ce qui constitue le politique<sup>3</sup> »), la possibilité que l'imagination revienne au pouvoir, la possibilité de construire une autre société. Pour le dire autrement, Graeber postule que devant la concentration de la richesse et du pouvoir dans tous les pays occidentaux, seule une conception radicale de la démocratie – basée sur des principes d'égalité, de participation citoyenne massive et de recherche du consensus – peut nous permettre de jeter les bases de la société juste et équitable que nous souhaitons. Car au fil des questions qu'il aborde, il confronte la définition de la démocratie donnée par les conservateurs (les partisans du statu quo et du maintien des institutions existantes), soit le lobbying, la collecte de fonds et *in fine* la campagne électorale à celle portée par Occupy Wall Street, soit celle où la « démocratie repose sur l'idée que tous les humains sont fondamentalement égaux et devraient pouvoir prendre leurs propres affaires en main d'une façon égalitaire et par les moyens qu'ils jugent les plus appropriés<sup>4</sup>. »

En analysant comment nous avons pu en arriver là, David Graeber déconstruit le néolibéralisme et ses dogmes et constate que « les élites financières et politiques ont tout misé sur le jeu idéologique. Ils ont investi beaucoup plus de temps et d'énergie à créer un monde où il est presque impossible de critiquer le capitalisme qu'à créer une forme de capitalisme réellement viable<sup>5</sup>. » *Mutatis*

*mutandis*, un constat similaire pourrait être posé concernant les propositions mises sur la table par la « coalition kamikaze » (l'idée du travail obligatoire des chômeurs risque dans les faits d'augmenter le nombre de fonctionnaires, pour ne citer qu'un exemple). Partant, il pose également que « la plupart des innovations économiques [aux États-Unis] des 30 dernières années ont davantage de sens sur le plan politique qu'économique. En remplaçant les emplois à vie par des contrats de travail précaires, c'est sûr qu'on n'améliore pas le rendement [...]. C'est aussi une façon efficace de détruire les syndicats et de dépolitiser la main-d'œuvre. Quand on travaille 60 heures par semaine, il ne reste plus de temps à consacrer aux activités politiques<sup>6</sup>. » Cette guerre contre l'imagination et la créativité démocratique semble paradoxalement se conclure victorieusement précisément au moment où le capitalisme s'effondre. Et en somme, pour David Graeber, « Ce n'est pas le manque d'imagination qui pose problème, ce sont les systèmes de dette et de violence créés pour étouffer le potentiel de l'imagination humaine, ou pour qu'elle ne serve qu'à créer des produits financiers dérivés, des systèmes d'armement ou des nouvelles plateformes sur Internet<sup>7</sup>. »

À l'heure où les voix des instances patronales semblent peser davantage que celles des électeurs, la conception revivifiante de la démocratie prônée par David Graeber qui viserait à « accorder à tous un accès égal aux ressources nécessaires pour poursuivre une infinité de valeurs<sup>8</sup> » et au sein de laquelle se déploierait « notre capacité à nous rassembler, comme des êtres raisonnables, et à trouver des solutions à nos problèmes communs<sup>9</sup> » fait de cet opus une lecture extrêmement stimulante et pour tout dire nécessaire, qui débouche sur le besoin de questionner la démocratie. Et pour revivifier cette dernière, il s'agirait de faire... comme si nous étions déjà libres.



1 David Graeber, *Comme si nous étions déjà libres*, Montréal, Lux, 2014

2 Idem, p.16

3 Idem, p.248. Ainsi, pour David Graeber, une révolution survient quand il est possible de parler à table en famille de sujets précédemment inabordable parce que jugés marginaux ou extravagants.

4 Idem, p.171. Nous ne sommes pas loin de l'autonomie chère à Cornelius Castoriadis !

5 Idem, p.110

6 Idem, p.254

7 Idem, p.265

8 Idem, p.270

9 Idem, p.270

**Aide-Mémoire** Publication trimestrielle du Centre d'Éducation à la Tolérance et à la Résistance • Aide-Mémoire est la revue des membres de l'ASBL "Les Territoires de la Mémoire" • Présidente : Dominique Dauby • Directeur : Jacques Smits • Boulevard de la Sauvenière 33-35 - 4000 Liège • Coordination et cellule pédagogique : 04 232 70 64 • Secrétariat et administration : 04 232 01 04 • Accueil et réservations visites : 04 232 70 60 • Centre de documentation : 04 232 70 62 • Fax : 04 232 70 65 • e-mail : accueil@territoires-memoire.be • www.territoires-memoire.be • Revue membre de l'Association des revues Scientifiques et Culturelles <http://www.arsc.be> • Editeur responsable : Dominique Dauby • Directeur de la publication : Jacques Smits • Directeur Adjoint : Philippe Marchal • Rédacteur en chef : Julien Paulus • Comité de rédaction : Dominique Dauby, Henri Deleersnijder, Gaëlle Henrard, Jérôme Jamin, Philippe Marchal, Gilles Rahier, Michel Recloux, Raphaël Schraepen, Olivier Starquit • Infographie et mise en page : Héroufosse Communication - Polleur • Impression : Sabel Print • Les articles non signés sont tous de la rédaction. **Toute reproduction, même partielle, de ce trimestriel est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur responsable. Les articles n'engagent que leurs auteurs. •ISSN 1377-7831**

# Le livre : une arme idéologique

U n e c h r o n i q u e d e J u l i e n D o h e t

Les dernières élections municipales en France ont vu se confirmer la progression du Front National qui a réussi à se repositionner dans une dynamique électorale positive après quelques échecs. Le résultat a été la conquête de 11 mairies par les listes d'extrême droite. Immédiatement, le discours a tenu à préciser que les excès des années 90 ne seraient pas reproduits, et ce dans la logique de « normalisation » prônée par Marine Le Pen<sup>1</sup>. Comme sur d'autres sujets, le vernis de respectabilité s'est craquelé rapidement.

## « L'affaire Monchaux »

Mediapart, qui a décidé d'effectuer une veille sur la gestion des villes dirigées par des maires FN ou apparentés, a révélé mi-juin que Marie-Dominique Desportes avait été engagée comme directrice générale des services du 7<sup>e</sup> secteur de Marseille. Il se fait que cette personne, à l'époque directrice des affaires culturelles et des activités d'animation à Marignane, fut au centre du processus de « rééquilibrage » du contenu des bibliothèques publiques qui sera effectué dans les années 90 avec l'élimination de livres et de journaux de « gauche » remplacés par de la littérature d'extrême droite et l'abonnement à *Présent*, *National Hebdo* et *Rivarol*. Cette politique, illustrative de la gestion de l'époque des villes FN, avait légitimement provoqué une importante polémique.

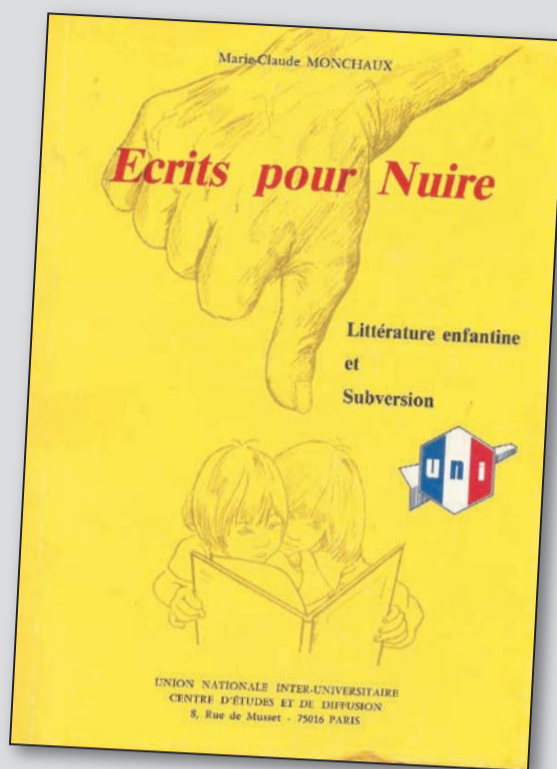
Loin d'être un coup de folie, il s'agissait d'une simple application de l'idéologie que l'extrême droite prône dans ses écrits et discours. Censurer des livres de gauche, sur l'homosexualité, qui présentent les civilisations étrangères de manière positive, y compris au niveau de la littérature enfantine relève d'une logique politique affirmée. Le livre *Écrits pour nuire* de Marie-Claude Monchaux<sup>2</sup> est particulièrement illustratif, lui qui sera à l'origine de ce que l'on a appelé « l'affaire Monchaux » au milieu des années 80. Durant trois ans, une virulente polémique sera entretenue après la publication de ce pamphlet<sup>3</sup> sur base de certains arguments évoqués dans le livre, mais aussi d'un activisme important auprès des bibliothèques. Ce nécessaire activisme est d'ailleurs plaidé par l'auteur : « Je tiens à spécifier que le 20 avril 1983, j'ai adressé une lettre au Président de contrôle des publications pour la jeunesse, Bureau des affaires judiciaires, 13 place Vendôme, Paris, en consignand les faits que je rapporte ici, et en précisant que ce livre se trouvait dans nombre de librairies, sans compter les bibliothèques enfantines où "il sort toujours" avec impunité. Je demandais l'attention de la commission et la suppression de cette seule page 116. Je ne dirai pas qu'on m'a bien ouvertement ri au nez, mais c'est tout comme<sup>4</sup> ! »

Le but du livre de Monchaux est on ne peut plus clair : « Dans la majorité des maisons d'édition françaises contemporaines pour l'enfance et la jeunesse, un certain nombre de livres, attirants par leurs couleurs, leur présentation, par la popularité de la collection à laquelle ils appartiennent, sont des ouvrages corrompus. Ils établissent une véritable pourriture morale. Cela s'exerce dans tous les domaines où l'on peut frapper un enfant avec des mots : la permissivité (voire l'incitation) à la drogue, au vol, à une vie sexuelle précoce, le rejet de la famille, l'attaque et le crachat sur les lois et les institutions du pays où nous vivons, la justification de la violence<sup>5</sup>. » Comme on peut le lire dans cet extrait, le style se veut virulent et ne s'embarrasse pas de nuances pour dénoncer les dérives des romans pour enfants, l'auteur n'abordant pas la bande dessinée. La pression sur les responsables des bibliothèques est claire : « Je dis avec force que c'est un acte aussi vil de la part d'un responsable de l'éducation (professeur, moniteur, bibliothécaire, etc.) de mettre entre les mains de l'enfant un ouvrage dont cet adulte responsable sait qu'il ne serait pas approuvé par la morale de la famille si elle en prenait connaissance, que s'il se livrait à un viol physique sur cet enfant. Je dis que les livres que je cite sont des livres qui entrent dans cette catégorie<sup>6</sup>. »

## Contre la critique des valeurs traditionnelles

« En miniaturisant les actes graves, en rejetant la responsabilité sur les bourgeois, la police, le capitalisme, etc. en étalant les pensées des gentils adultes hostiles au régime (...) on crée un climat de haine et de révolte où toutes les actions répréhensibles, deviennent non seulement excusables, mais aisément compréhensibles, presque inévitable en quelque sorte (...) En fin de compte, nous avons là une littérature qui constitue une énorme, une convaincante incitation à la malversation<sup>7</sup>. » Pour Monchaux, ce climat ne vient pas de nulle part. Il est le fruit d'un complot<sup>8</sup> des forces de gauche : « Tout se passe comme si ces auteurs, ces éditeurs, ces responsables poursuivaient le but d'attiser la lutte, voire la haine des classes ; de démanteler les structures actuelles de la civilisation occidentale contemporaine, de déstabiliser la famille, de discréditer l'ordre social, les mœurs, et d'affaiblir les lois, l'armée, la sécurité, la nation<sup>9</sup>. »

L'offensive est facilitée par le fait que la gauche a mis la main sur la littérature scientifique, sur les colloques et surtout sur les revues spécialisées sur lesquelles les bibliothèques de province se basent



pour leurs achats : « Bientôt nous saurons d'une éclatante façon si ce volontaire pourrissement qu'on constate dans les livres d'enfants depuis 1968, sur lequel les revues spécialisées, toutes d'orientations de gauche, disons-le, ont fait un silence pudique, ou bien ont parlé en termes d'une modération surprenante, ressortissait d'un plan concerté ou non. Ce sera facile : Si les prochaines élections législatives conservent le pouvoir à la majorité actuelle, et si les livres pour enfants se "moralisent" à partir de ce moment-là, cela indiquera nettement que la majorité en question n'entend pas se faire démolir par des soixante-huitards attardés, et qu'il sera temps de rentrer dans le rang<sup>10</sup> ! »

La manœuvre passe notamment par le dénigrement et le mensonge : « On leur ment. On leur ment dans les livres d'Histoire. C'est si facile. On leur dit qu'à gauche est le Bien et qu'à droite de cette gauche est le Mal. Qu'à droite est l'argent. C'est à cela qu'on reconnaît la droite : un homme de gauche n'a jamais d'argent. Il va en guenilles, il travaille pour un exploiteur. Qu'à droite est l'argent qui n'a pas de cœur. Et qu'à gauche est le cœur qui n'a pas d'argent. Un homme de gauche n'est jamais dans l'aisance en Occident, dans l'opulence encore moins. Et ils croient cela. Car il est plus facile d'adhérer à un manichéisme aussi réconfortant, que de réfléchir<sup>11</sup>. »

L'auteur appuie sa thèse par de nombreuses citations des ouvrages qu'elle dénonce et par la multiplication d'exemples comme ici : « *Bastien, gamin de Paris*, c'est un roman pour enfants de Bertrand Solet qui connaît des rééditions continuelles aux éditions La Farandole, depuis 1968. C'est une petite histoire bien menée par un conteur qui "cible" son public, comme on dit dans la presse spécialisée. Mais cette histoire à rebondissements se passe pendant la Commune, et Bastien est le petit garçon d'un menuisier du faubourg Saint Antoine. La Commune est vue du côté des Communards, et d'eux seuls. À la portée d'un enfant, à travers les péripéties que vit un enfant de dix ans, sur les barricades, à travers l'exaltation, les défilés, les yeux sur le drapeau rouge. "Il fallait bien que les enfants connaissent la Commune autrement que les extraits des *Contes du Lundi* qu'on retrouvait toujours dans les *Morceaux choisis*" dit-on parmi les chapelles du livre d'enfants. Mais je puis dire – je suis en mesure d'affirmer qu'il ne s'agit pas du tout du même impact. Daudet était "à droite" et les *Contes du Lundi* sont du côté Versaillais<sup>12</sup>. »

Ou dans cet autre extrait consacré à la Seconde Guerre mondiale et à la Résistance : « La police française est aussi présentée dans ce livre comme odieuse, collaborant avec les SS et riant méchamment. J'en ferai là une affaire quasiment personnelle : mon père était résistant (gaulliste) et policier. Grâce à lui et ses amis, une quantité de juifs ont pu échapper aux allemands. C'est avec violence que je m'élève contre l'écœurante partialité de *Nous retournerons cueillir des jonquilles*, ce petit roman haineux en forme de patriotisme qui ne tend qu'à souffler le discrédit sur les français de la Résistance qui n'étaient pas FTP. C'est encore salir les enfants. Ce n'est pas un roman sur la guerre et la Résistance, c'est une action volontaire de propagande communiste, et elle n'est pas propre et elle n'est pas digne<sup>13</sup>. »

La Révolution, la Commune, la Résistance, Mai 68... la guerre d'Algérie ne pouvait évidemment pas ne pas être abordée : « Vous n'avez rien de plus gai pour les enfants ? Si : *L'Algérie ou la mort des autres* de Virginie Buisson (Gallimard, Folio/Jeunesse) : une histoire comme cela ne s'oublie pas quand on a treize ans. Avez-vous be-

soin que je vous dise que les militaires français n'y sont pas très sympathiques, torturent, que la peur et la mort et la souffrance font un décor de sang atroces (...) Pensez-vous que ce soient là des abominations dans lesquelles il est sain de plonger des enfants qui espèrent tout du monde<sup>14</sup> ? »

On le voit, ce sont en fait toutes les critiques sur les thèmes et épisodes historiques chers à l'extrême droite qui sont attaqués par Monchaux qui défend donc la vision du monde de son courant idéologique et politique. Les passages moralisateurs sont également bien présents : « Dans *Je suis un nuage*, on a déjà vu une gamine s'avaler une énorme dose de whisky (p.148) et cela arrive trop souvent, beaucoup trop souvent parmi le monde fictif des héros de romans pour la jeunesse dès les premières manifestations acnéiques de leur puberté. Je le signale parce qu'on ne dénonce pas assez les épouvantables ravages de l'alcool. C'est une forme de drogue, aussi nocive que l'autre. Le tabac également. À ce sujet, je tiens à dire en passant que Morris (...) a bien volontiers retiré de la bouche de Lucky Luke son célèbre mégot. (...) cette mesure de sécurité date de la campagne contre le tabac du septennat de V. Giscard d'Estaing (...) Et non seulement Lucky Luke n'est pas affadi, mais au contraire il donne la preuve éclatante de sa discipline personnelle, de sa volonté de renoncer à une habitude nocive<sup>15</sup>. » Tout comme la dénonciation « d'incartade » provenant de ce qu'elle considère comme son propre camp : « Et c'est une grande vertu dans ce métier que d'avoir le souci de ne pas nuire, sans pour autant tomber dans le conventionnel, ni l'aseptisé (...) Ce n'est pas le cas de ces démiurges qui dressent l'enfant, tout jeune à mépriser, à cracher, à haïr (...) Haïr l'armée d'abord ! Est ridicule tout ce qui porte un uniforme. Voilà ce que dit *L'uniforme ensorcelé* aux éditions du Cerf. Ce n'était pourtant pas ici qu'on pouvait légitimement attendre une si violente et si stupide attaque. Le Cerf est une maison d'édition à vocation catholique, et a publié une quantité de livres exquis ou magnifiques. Mais celui-là est à classer dans la catégorie évoquée plus haut des "imbéciles utiles"<sup>16</sup>. »

## Une idéologie cohérente et plurielle dans sa diffusion

Il n'y a aucun doute sur le fait que les livres pour enfant présentés par la Bibliothèque Georges Orwell en page 9 de la revue *Aide-mémoire* entreraient dans la catégorie des « écrits pour nuire ». Plus sérieusement, cet ouvrage et le rappel de l'influence qu'il a eu, nous permettent de rappeler que la démarche de cette chronique est de démontrer la cohérence de l'idéologie d'extrême droite (d'où le renvoi en note de bas de page vers des articles précédents), mais surtout de permettre aux lecteurs d'appréhender directement la manière dont cette idéologie se construit et s'exprime à travers des écrits variés. Avec cet ouvrage, on constate une nouvelle fois qu'au-delà des livres politiques proprement dit, le récit de voyage<sup>17</sup>, le roman de guerre<sup>18</sup>, le roman d'anticipation<sup>19</sup>, la BD<sup>20</sup>... toute forme que nous avons analysées ces dernières années, permettent à l'extrême droite de diffuser son message. À l'occasion de la rentrée scolaire, il nous a semblé intéressant d'aborder notre sujet par ce nouvel angle original qu'est la littérature enfantine. ♦♦

1 Voir « Retour sur le discours du fondateur de la dynastie Le Pen » in *Aide-mémoire* n°56 d'avril-mai-juin 2011

2 Marie-Claude Monchaux, *Écrits pour nuire. Littérature enfantine et subversion. Paris, Union Nationale inter-universitaire / Centre d'études et de diffusion, 1985, 125 p.*

3 Daniel Delbrassine, « Censure et autocensure dans le roman pour la jeunesse », in *Parole. Revue de l'institut suisse Jeunesse et Médias*, 2, 2008, pp. 8-11

4 P. 41

5 P. 5

6 P. 47

7 P. 34

8 Sur la question du complot, voir les travaux de Jérôme Jamin, notamment *L'imaginaire du complot: Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009

9 P. 6

10 P. 119

11 P. 114

12 Pp. 114-115.

13 P. 118. Voir « Le "résistantisme", un équivalent au négationnisme » in *Aide-mémoire* n°44 d'avril-mai-juin 2008

14 P. 83. Voir « Quand la résistance et le droit d'insurrection sont-ils justifiés ? » in *Aide-mémoire* n°55 de janvier-février-mars 2011 et « La pensée "contrerévolutionnaire" » in *Aide-mémoire* n°36 d'avril-mai-juin 2006.

15 P. 43

16 P. 93

17 Voir « L'idéologie derrière la carte postale » in *Aide-mémoire* n°62 d'octobre-novembre-décembre 2012.

18 Voir « Le Militaria, porte d'entrée de l'idéologie d'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°46 d'octobre-novembre-décembre 2008

19 Voir « Écrire peut avoir des conséquences » in *Aide-mémoire* n°58 d'octobre-novembre-décembre 2011

20 Voir « Quand la neutralité est riche d'idéologie » in *Aide-mémoire* n°54 d'octobre-novembre-décembre 2010



Wallonie



FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES



Province de HAINAUT



Liège



Province de Luxembourg



Avec le soutien de la Région Wallonne, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Ville de Liège, de l'Enseignement communal liégeois, de la Province de Liège, du Service des Affaires Culturelles de la Province de Liège et de l'Enseignement de la Province de Liège, du Centre funéraire de Robermont, du Groupe Graphique Chauveheid, de l'Union Liégeoise des Prisonniers Politiques et de l'Association Ernest De Craene.



**Le réseau « Territoire de Mémoire »**  
Les villes ou les communes

Aiseau-Presles, Amay, Andenne, Anhée, Ans, Anthisnes, Arlon, Assesse, Awans, Aywaille, Bassenge, Bastogne, Beauraing, Beauvechain, Beyne-Heusay, Beloeil, Bievre, Blegny, Bouillon, Boussu, Braine-L'Alleud, Braine-le-Château, Braine-le-Comte, Chapelle-lez-Herlaimont, Charleroi, Chaudfontaine, Chaumont-Gistoux, Chimay, Chiny, Ciney, Clavier, Comblain-au-Pont, Comines-Warneton, Courcelles, Court-Saint-Étienne, Couvin, Dalhem, Dison, Donceel, Durbuy, Ecaussinnes, Enghien, Engis, Erezée, Esneux, Etterbeek, Evere, Faimes, Fernelmont, Ferrières, Fexhe-le-Haut-Clocher, Flémalle, Fléron, Fleurus, Flobecq, Floreffe, Florennes, Florenville, Fontaine-l'Évêque, Fosses-la-Ville, Frameries, Gedinne, Gerpinnes, Gesves, Gouvy, Grâce-Hollogne, Grez-Doiceau, Habay, Hamoir, Hamois, Ham-sur-Heure-Nalinnes, Hannut, Hastière, Havelange, Herbeumont, Héron, Herstal, Herve, Hotton, Houffalize, Huy, Incourt, Ittre, Jalhay, Jette, Jodoigne, Juprelle, La Bruyère, La Louvière, Leuze-en-Hainaut, Liège, Limbourg, Lincet, Lobbes, Lontzen, Malmedy, Manage, Manhay, Marchin, Martelange, Meix-devant-Virton, Merbes-le-Château, Modave, Momignies, Mons, Morlanwelz, Musson, Namur, Nandrin, Neupré, Ohey, Onhaye, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Ouffet, Oupeye, Pepinster, Peruwelz, Perwez, Philippeville, Plombières, Pont-à-Celles, Profondeville, Rebecq, Remicourt, Rixensart, Rochefort, Rumes, Sainte-Ode, Saint-Georges-sur-Meuse, Saint-Ghislain, Saint-Hubert, Saint-Nicolas, Sambreville, Seneffe, Seraing, Sivry-Rance, Soignies, Sombreffe, Somme-Leuze, Soumagne, Spa, Sprimont, Stavelot, Stoumont, Tellin, Theux, Thimister-Clermont, Tinlot, Trooz, Vaux-sur-Sûre, Verviers, Vielsalm, Viroinval, Visé, Vresse-sur-Semois, Waimes, Walcourt, Wanze, Waremme, Wassegies, Welkenraedt, Woluwe-Saint-Lambert, Yvoir

**Les provinces**  
Hainaut, Liège, Luxembourg, Namur

## Le mot de la Présidente

Par **Dominique Dauby**

Dans les années 80, les « Unes » de certains médias autant que celles de certains agendas politiques s'inquiétaient déjà du devenir de la « culture occidentale », menacée par la culture arabo-musulmane. Le monde associatif et syndical se mobilisait pour le droit de vote des immigré/es sous les grincements de dents : « Vous voulez une mosquée à la place de la maison communale, c'est ça ? »

Les discours que nous lisons et entendons aujourd'hui, à quelques nuances près, ne diffèrent guère, ils ont même pris de l'ampleur. Et s'ils étaient l'apanage de l'extrême droite et de la droite extrême il y a trente ans, force est de constater que leur portée est bien plus large aujourd'hui d'une part, et que l'argumentation s'est affinée d'autre part, brouillant les repères.

Parallèlement à des politiques migratoires et d'asile extrêmement brutales qui alimentent peurs et fantasmes sans répondre à aucun des graves problèmes que soulève en effet le développement de réseaux mafieux organisant la traite d'êtres humains aux portes de l'Europe, la laïcité et le combat pour l'égalité entre les femmes et les hommes sont instrumen-

talisés, brandis comme un étendard par des organisations, partis, intellectuel/les que les conditions de vie des femmes étrangères ou d'origine étrangères dans les quartiers les plus défavorisés de nos villes n'avaient jamais perturbés.

Ne nous laissons pas piéger, ne nous soumettons pas aux slogans, aux discours réducteurs. Les femmes et les hommes de culture arabo-musulmane, nos concitoyen/nes, nos voisin/es ne sont pas des « taupes » de l'État islamique.

En cette année de commémoration de deux guerres mondiales abominables, nourries aussi par la stigmatisation et les discours manipulateurs, les Territoires de la Mémoire restent les acteurs d'une citoyenneté active et plurielle. ●●



# L'ART DÉGÉNÉRÉ SELON HITLER

17.10.14 > 29.03.15

LA CITE MIROIR | LIEGE  
SAUVENIÈRE

Place Xavier Neujean, 22  
4000 Liège  
+32 (0)4 230 70 50  
www.citemiroir.be



La vente de Lucerne

CHAGALL  
CORINTH  
DERAIN  
ENSOR  
GAUGUIN  
KOKOSCHKA  
PASCIN  
PICASSO  
...

